N° 195

9 JUILLET 1949

100 FRANCS

Illinois U Library

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUAND SÉVIT LA CANICULE

En Amérique 40 degrés à l'ombre, en Angleterre les sources commencent à tarir, en France le thermomètre a dépassé 30 degrés et, ça et là, des incendies s'allument. Cette précoce vague de chaleur vaut aux jeux nautiques une faveur compréhensible, et c'est avec satisfaction qu'à Henley les vainqueurs de la coupe de la Tamise, fidèles à la coutume, se jettent à l'eau derrière leur barreur. Phot. *N. Y. Times.*

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois. . .	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S A.	6 mois. . .	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an . . .	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois. . .	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an . . .	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois . .	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an . . .	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

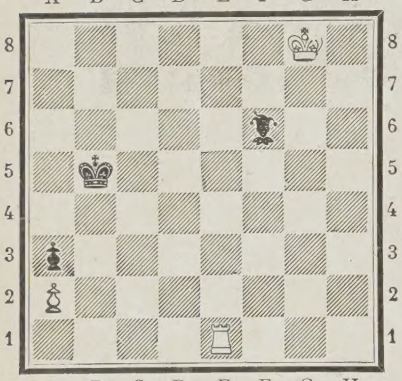
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois. . .	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an . . .	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule

LES ÉCHECS (N° 58)

Solution de l'étude d'André Chéron
France-Illustration, *mars 1949.*
N° 60.



Les blancs jouent et gagnent.

Nous regarderons le gain comme acquis si le pion noir ou le fou est pris sans rien donner, ou encore si le roi noir est enfermé sur la 8e traverse ou la colonne h par la tour. En effet, s'il est enfermé sur la 8e traverse, il ne pourra, dans la meilleure défense (roi noir f8 et fou b2), éviter de l'être sur la colonne h, et nous avons appris à résoudre cette dernière position (voir notre n° du 8 janvier 1949).

Il est indispensable de connaître les positions gagnantes suivantes, que les blancs menaceront souvent d'amener.

N°s	BLANCS (avec Pa2)	NOIRS (avec Pa3)
I	Rb5, Tç6	Rb7, F sur noir
II	Rd3, Tb3	Ra4, Fb2
III	Rb3 ou b4, Tç8, ç4 ou ç2	R sur a ou b, Fb2
IV	Rf5, Té6	Rf7, F sur noir
V	Ré6, Tf5	Rg6, F sur noir
VI	Ré4, Tf5	Rg4, F sur noir

I

Le fou peut occuper 24 cases noires. La tour, en s'arrangeant pour que le roi noir ne puisse atteindre f8, prendra le pion en une vingtaine de coups environ. Les blancs s'efforceront d'amener la position roi blanc ç6, Td7, roi noir ç8 ou b8. Mettons par exemple le fou sur b2. Les blancs gagnent ainsi :

1. Td6 ! (menace 2. Td7†, Rç8. — 3. Rç6) 1. ..., Rç7. — 2. Td3 !, Rb7 (si 2 ..., Rç8 ? — 3. Rb6 ! gagne pion ou fou, ou fait mat. Si 2. ..., Rb8 voir plus bas). — 3. Td7†, Rç8 (si 3. ..., Rb8. — 4. Rb6 !, Rç8. — 5. Td3 ! ; ou 4. ..., Ff6. — 5. Td3, Fé7. — 6. Té3, Fd8†. — 7. Rç6 et 8. T×P. Si 3. ..., Ra8. — 4. Rb6, Fé5 ou f6. — 5. Ta7† et ×a3). — 4. Rç6, Fç1 (4. ..., F ailleurs. — 5. Ta7 gagne le pion ou fait mat. Si 4. ..., Rb8. — 5. Rb6 !, Rç8 ou Ff6. — 6. Td3). — 5. Td3 !, Rb8 ou Fb2. — 6. Rb6 ! gagne.

Si 2. ..., Rb8. — 3. Rb6, Rç8. — 4. Rç6, Rb8 ! (4. ..., Fç1. — 5. Td4 coup d'attente, Fb2. — 6. Td7 ; ou 5. ..., Rb8. — 6. Ta4). — 5. Td8† (la tour va se rendre sur a5 par é8, é4 et a4) 5. ..., Ra7. — 6. Té8 (6. Td5 ?, Ra6 !) 6. ..., Fç1. — 7. Té4, Rb8 (7. ..., Fb2. — 8. Ta4† et a5). — 8. Ta4, Fb2. — 9. Ta5 ! (si le fou était sur ç1, alors 9. Ta6, Fb2. — 10. Ta5) 9. ..., Fç1. — 10. Rb6 !, Fé3† ! (10. ..., Rç8 ?. — 11. Tç5† et ×F. Ou 10. ..., Fb2. — 11. Td5 !, Rç8. — 12. Td3 ! ; ou 11. ..., Ff6. — 12. Td3, Fé7. — 13. Té3 !). — 11. Ra6, Fç1. — 12. Tb5†, Ra8. — 13. Tç5, Ff4. — 14. Tç3, Fd6. — 15. Td3, Fé7. — 16. Rb6, Rb8 forcé. — 17. Té3, Fd8†. — 18. Rç6 et 19. T×a3.

II

Exige de longues anaylses. L'idée essentielle est de ne jamais permettre au fou de venir sur la diagonale a5-é1 quand le roi noir est sur a4, ce qui allongerait considérablement la solution. Le pion noir est pris dans le II, en une trentaine de coups environ. Je me bornerai à deux exemples de jeu.

Trait aux blancs.

1. Rç4 !, Fç1. — 2. Tb4† ! (et non 2. Tb8 ?, Fd2 !) 2. ..., Ra5. — 3. Tb8, Ra6 (si 3. ..., Fb2 voir plus bas). — 4. Rb4 !, Ff4 ! (pour éviter le I. Exemple : 4. ..., Fb2. — 5. Tç8, Rb6. — 6. Tç4, Ra6. — 7. Tç6† et 8. Rb5 ; ou 6. ..., Rb7. — 7. Rb5 et 8. Tç6). — 5. Td8 !, Fg5 ! — 6. Té8 !, Fç1. — 7. Té6†, Rb7. — 8. Rb5 forçant le I par 9. Tç6 car si 8. ..., Rç7 ? — 9. Tç6† et ×ç1.

Si 3. ..., Fb2. — 4. Rç5, Ra6. — 5. Tç8 force le I : 5. ..., Fç1. — 6. Rb4, Fb2. — 7. Tç6† et 8. Rb5. Ou 5. ..., Fg7. — 6. Rb4 !, Rb7 (6. ..., Fb2. — 7. Tç6† et 8. Rb5). — 7. Tç2, Fb2 ou f8†. — 8. Rb5 et 9. Tç6. Ou 5. ..., Rb7. — 6. Tç6 et 7. Rb5.

Trait aux noirs.

1. ..., Fç1 ! — 2. Rç3 ! (2. Rç4 ?, Fd2 !) 2. ..., Fé3. — 3. Tb4†, Ra5. — 4. Tb8 !, Fç5 (4. ..., Fç1. — 5. Rç4). — 5. Rç4, Fd6. — 6. Td8, Fé7. — 7. Ta8†, Rb6. — 8. Té8, Fd6 (8. ..., Fg5. — 9. Rb4, Fç1. — 10. Tç8 force le I). — 9. Té6, Rç7. — 10 Rd5, Ff8 (10. ..., Ff4 ?. — 11. Ta6 gagne pion ou fou. Ou 10. ..., Fb4. — 11. Té4, Ff8. — 12. Tf4, Fh6 ? — 13. Tf3 gagne pion ou fou). — 11. Tf6, Fb4. — 12. Tf4, Fé7 (12. ..., Fa5 ?, d2 ? ou é1 ? — 13. Ta4 gagne pion ou fou). — 13. Tf7 et le refoulement du roi noir à la 8e traverse est obtenu sans qu'il ait pu atteindre f8.

III

Le III mène au I ou II, sauf dans la position roi blanc b3, Tç4, roi noir b5, Fb2, avec trait aux noirs, où le fou peut aller sur é5 ou f6 parce que si Rb3×a3 ? Rb5×ç4 nulle ; ou si Tç4-b4† ?; Rb5-ç6 ! (menace Fb2 ! nulle), Rb3×a3 (Tb4-ç4†, Rç6-d5 ! et Fb2 ! nulle), Fé5-d6 ou Ff6-é7 et F×T nulle.

IV, V et VI

Le roi noir est refoulé à la bande en quelques coups. Si le fou est sur b2, on le force à jouer par un coup d'attente de la tour (Tf5-ç5 dans V et VI, ou Té6-é3 dans IV), et la tour refoule ensuite aisément le roi noir à la bande.

Solution du n° 60.

1. Té1-ç1 ! (le seul coup gagnant parce que lui seul empêche le roi noir de franchir la colonne ç) 1. ..., Rb5-b4. — 2. Tç1-ç8 ! (et non 2. Rg8-f7 ?, Ff6-ç3 ! — 3. Rf7-é6, Rb4-ç4 nulle par évasion du roi noir) 2. ..., Ff6-d4. — 3. Rg8-f7, Fd4-ç5. — 4. Rf7-é6, Rb4-ç4. — 5. Ré6-é5, Rç4-b4 (5. ..., Rç4-b5. — 6. Ré5-d5, Fç5-b4. — 7. Tç8-b8†, Rb5-a4. — 8. Rd5-ç5 forçant la position-clé). — 6. Ré5-d5, Fç5-é7. — 7. Tç8-é8 !, Fé7-g5 ! — 8. Té8-b8†, Rb4-a4 ! (8. ..., Rb4-ç3 ?. — 9. Tb8-b3† et ×a3 gagne). — 9. Rd5-ç4, Fg5-d2 ! — 10. Rç4-d3, Fd2-f4. — 11. Tb8-b7, Ff4-g3 ! — 12. Rd3-ç3, Fg3-é1† ! — 13. Rç3-ç2 et la position-clé est obtenue.

Ou 1. ..., Ff6-b2. — 2. Tç1-ç8, Rb5-b6. — 3. Rg8-f7, Rb6-b7. — 4. Tç8-ç2, Rb7-b6. — 5. Rf7-é6, Rb6-b5. — 6. Ré6-d5, Fb2-f6 (6. ..., Rb5-b4. — 7. Tç2-ç8, Fb2-a1, f6 ou g7. — 8. Tç8-b8† gagne rapidement. Ou 6. ..., Rb5-b6. — 7. Tç2-ç6†, Rb6-b5. — 8. Tç6-ç8, Rb5-b6 !. — 9. Tç8-b8†, Rb6-ç7. — 10. Tb8-b3, Rç7-d7 !. — 11. Tb3-b7† et le pion noir tombe au 64e coup). — 7. Tç2-ç8, Ff6-h4. — 8. Tç8-b8†, Rb5-a4 ! — 9. Rd5-ç4, Fh4-é1. — 10. Rç4-d3, Fé1-g3. — 11. Tb8-b7, Fg3-h4. — 12. Rd3-ç3, Fh4-é1† ! (12. ..., Fh4-f6† ? — 13. Rç3-ç4, Ff6-d8. — 14. Tb7-b4†, Ra4-a5. — 15. Tb4-b8 ! et les noirs, qui ne parviennent plus à leur position de retraite, succombant rapidement). — 13. Rç3-ç2 position-clé.

(A suivre.)

ANDRÉ CHÉRON.

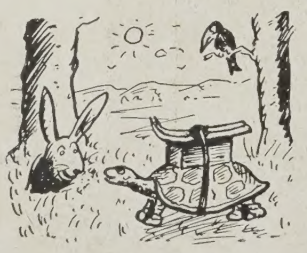
LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LE TOUR DE FRANCE

— Il faut croire que je suis toujours belle malgré mon âge !... Les hommes tournent encore autour de moi !...

PAS CONTENT !

L'ESPRIT - DE - L'HOMME - ÉCRASÉ, *à son ange gardien.* — Alors, quoi ! vous ne pouviez pas m'empêcher de traverser ?... Ah ! je vous retiens, comme ange gardien !...



PARTIR A TEMPS

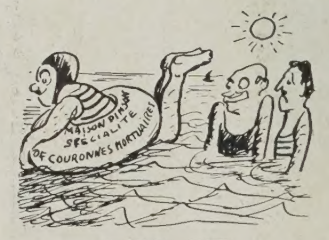
— Vous partez aux bains de mer, dame tortue ?

— Non, aux sports d'hiver. Vous comprenez, le temps d'arriver...

PRUDENT

LE CHEMINEAU. — Tu pars en vacances ?... Gare aux accidents !

LE CUL-DE-JATTE. — T'en fais pas !... Moi j'respecte le code d'la route ! J'double jamais une auto !...



HUMOUR NOIR

— Il utilise sa bouée pour sa réclame !

— Oui, c'est une publicité « à la plage ».

— Et qui ne manque pas de sel !

CINQUIÈME ANNÉE

NUMÉRO 195

9 JUILLET 1949

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

G. CAHEN SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

CHANGHAÏ SOUS L'OCCUPATION COMMUNISTE

Tandis que les communistes de Mao Tse Toung s'efforcent par une propagande active dans tous les milieux d'asseoir leur autorité sur la ville, les nationalistes chinois tentent à l'aide du blocus et des bombardements aériens d'entraver la reprise de l'activité économique. Phot. I. N. P.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A QUEBEC M. Saint-Laurent, premier ministre et Canadien français, prend part au vote pour les élections législatives, où, sous son impulsion, le parti libéral a remporté la victoire avec 191 sièges sur 262.

A BAARN, en Hollande, S. M. la reine Juliana des Pays-Bas, portant pour la première fois à cette occasion l'uniforme des « Guides », inaugure une colonie de vacances pour les jeunes Hollandaises de ce mouvement.

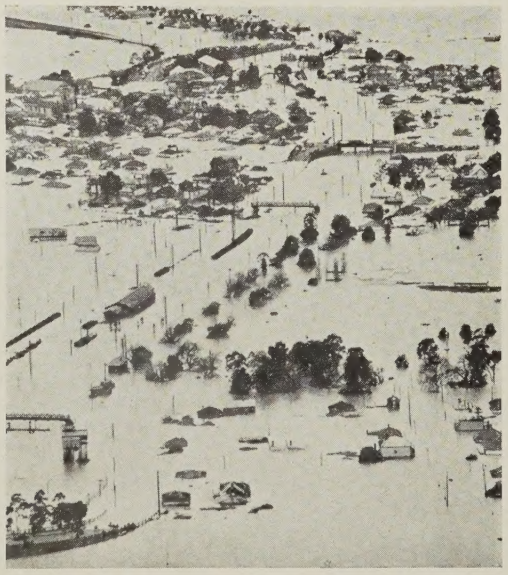
A TEHERAN Mohammed Reza, shah d'Iran (à gauche), s'entretient à l'aéroport de Mehrabad avec Abdul Illah, régent du royaume d'Irak, arrivé dans la capitale après avoir visité plusieurs régions de l'Iran.

A PARIS le marché à terme des valeurs, fermé depuis 1939, a fait montre, dès le coup de cloche qui annonçait sa réouverture, d'une vive animation à la corbeille, où se pressaient les agents de change.

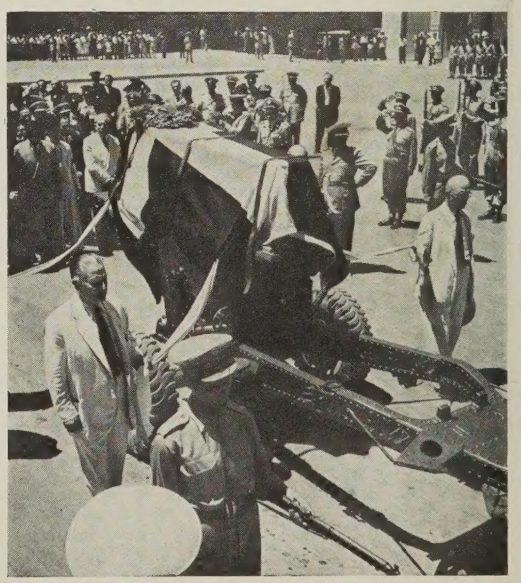
A BRUXELLES, après le succès remporté par le parti social-chrétien aux élections, le prince régent a donné mission de former le gouvernement à M. Paul Van Zeeland, qui fut président du Conseil avant guerre.

A MADRID se sont déroulées les obsèques de M. Alexandre Lerroux, qui, chef radical puis président du Conseil sous la République, était rentré récemment en Espagne, où il est mort d'une crise cardiaque.

A BRUXELLES MM. Maurice Petsche, P. H. Spaak et sir Stafford Cripps ont recherché en présence de M. Harriman, représentant de l'E. A. C., un accord sur la convertibilité partielle des monnaies européennes.



A MAITLAND, en Australie, 104 milles au nord de Sydney, la rivière Hunter a brisé ses digues après une semaine de pluies diluviennes. Plusieurs cités ont été immergées et l'on compte des victimes.



A ATHENES des obsèques nationales ont été faites à M. Sophoulis. La dépouille mortelle du président du Conseil, enveloppée dans le drapeau grec, a été tirée à travers les rues sur un affût de canon.

LA TCHÉCOSLOVAQUIE CONTRE LE VATICAN

par ALBERT MOUSSET

Au cours d'une de ses récentes conférences le Kominform a arrêté un plan général d'action pour la « mise au pas » de l'Eglise catholique dans les démocraties populaires, où elle constitue, après l'élimination des partis libéraux, agrariens et sociaux-démocrates, le dernier bastion de la résistance à l'idéologie marxiste.

L'application de ce plan a commencé avec le procès du cardinal Mindszenty, primat de Hongrie, condamné le 8 février dernier à la réclusion perpétuelle pour « haute trahison, espionnage, atteinte à la sûreté de l'Etat et trafic illicite de devises ».

Ces chefs d'accusation reviennent d'ailleurs en termes identiques dans les poursuites exercées contre le haut clergé lorsque, respectueux des droits de l'Eglise et fidèle à ses traditions, il refuse de s'incliner devant les empiétements du pouvoir temporel.

LE CAS DE L'ÉGLISE TCHÉCOSLOVAQUE

Depuis quelque temps les rapports entre Prague et le Vatican laissaient prévoir une crise. A diverses reprises, sans doute, le gouvernement tchèque avait manifesté le désir de négocier un accord avec le clergé. Mais ses avances demeurèrent sans résultat parce que dans le même temps il multipliait les mesures tendant à dépouiller l'Eglise de ses prérogatives et de ses libertés.

Il apparut bientôt, à travers ces mesures, que son véritable but était de détacher les catholiques de leurs évêques en présentant ceux-ci comme déloyaux à l'égard de l'Etat et influencés par des propagandes étrangères. Alors qu'en Hongrie les agents du Kominform avaient frappé l'Eglise à la tête dans la personne du cardinal, en Tchécoslovaquie ils agissaient sur elle « de bas en haut », c'est-à-dire en provoquant la désaffection des fidèles à l'égard de la hiérarchie, puis en essayant de soustraire celle-ci à l'allégeance du Saint-Siège.

Ainsi fut créé puis développé un mouvement tendant à constituer une église « catholique nationale », dont la première ébauche existait d'ailleurs depuis la fin de l'autre guerre et qui répondait au vieil esprit hussite, à certaines tendances de la psychologie religieuse du peuple tchèque.

Le gouvernement commença par prendre sur lui la publication de bulletins ou revues destinés au clergé et aux fidèles, tels que *la Gazette du clergé* et *la Femme chrétienne*. Etendant le rôle de l'Etat à la vie confessionnelle, il organisa un groupe dit d'action catholique, d'inspiration marxiste, avec le concours de prélats plus ou moins gagnés au communisme ou suspendus par l'autorité ecclésiastique, tel l'abbé Plojhar, ministre de la Santé publique dans le cabinet actuel.

Les instigateurs de ce mouvement n'en dissimulaient point la finalité politique. Une émission de la radio de Prague le recommandait en ces termes : « L'importance de l'Action catholique découle du fait que ses adhérents croient, comme tous les catholiques sincères, que le pape représente effectivement le Christ sur la terre, mais qu'il ne peut être regardé comme le chef de la politique vaticane, politique imposée par les Alliés qui veulent à tout prix troubler l'ordre dans les démocraties populaires. »

L'ARCHEVÊQUE BERAN

Cette intrusion de l'Etat dans le domaine de la religion vit se dresser contre elle un prélat courageux, l'archevêque de Prague, M^gr^ Beran.

Sa personnalité était populaire. Ce « petit homme » (on avait dû chercher dans l'armoire de l'archevêché des ornements sacerdotaux du XVII^e^ siècle pour trouver une chasuble à sa taille) avait donné la mesure de sa fermeté au camp de Dachau, où il avait été interné. Son patriotisme était inattaquable. Sa bonhomie, sa simplicité de vie, son horreur de l'apparat, son souci de la justice sociale faisaient de lui un des prélats les plus aimés. Il passait pour un « homme de gauche ».

Mais on ne pouvait douter qu'il exposerait sa liberté et sa vie pour la défense des intérêts spirituels dont il avait la charge. Il saisit l'épiscopat de la menace qui planait sur l'Eglise au cours d'une conférence qui fut interrompue lorsque les assistants s'aperçurent qu'un dispositif d'écoute secret avait été aménagé dans la salle où ils délibéraient. De ce jour l'archevêque fut sous l'incessante surveillance de la police.

Le 15 juin, après une nouvelle réunion tenue au palais archiépiscopal, quatorze archevêques et évêques rédigeaient et signaient une lettre pastorale protestant contre les décisions prises par le gouvernement à l'encontre des droits et des libertés de l'Eglise.

Cette pastorale devait être lue le jour de la Fête-Dieu dans toutes les églises. Les autorités civiles intervinrent auprès du clergé paroissial pour en interdire la lecture. Certains prêtres s'inclinèrent, d'autres passèrent outre. Les incidents les plus graves se déroulèrent à la cathédrale de Prague, où l'allocution de M^gr^ Beran fut accueillie à coups de sifflet par des partisans du gouvernement, auxquels ripostèrent les cantiques entonnés par les fidèles. A la sortie la foule fit escorte à l'archevêque, qui lui demanda de prier Dieu pour qu'il vienne en aide à ceux dont l'adhésion à l'Action catholique avait été arrachée par la force et pour qu'il pardonne « à ceux qui s'étaient vendus pour 30 deniers ».

M^gr^ Beran était dès lors la figure centrale du drame où se joue le sort de l'Eglise tchèque.

La presse officielle lança contre lui des attaques d'une extrême violence, en cherchant à le faire passer pour un « ennemi du peuple » et un « agent de la réaction internationale ».

Les catholiques n'avaient aucun organe où il leur fût permis de riposter à ces calomnies. L'entourage de l'archevêque fit toutefois constater que les listes d'adhésion à l'Action catholique avaient été établies d'une manière assez étrange : on y relevait par exemple les noms du prieur des Carmes de Prague et de l'abbesse des Augustines déchaussées. Or le dernier couvent de Carmes à Prague a été fermé au temps de Joseph II et les Augustines déchaussées ne possèdent dans cette ville aucune filiale...

LA PASTORALE DU 26 JUIN

Le dimanche 26 juin la pastorale des évêques fut lue dans toutes les paroisses. Elle portait un additif uniquement destiné aux prêtres et ainsi conçu : « Le clergé est invité à ne pas se laisser intimider par la menace. A un moment aussi décisif il est tenu en conscience à faire connaître aux fidèles la situation réelle ; l'omission de ce devoir sera frappée des peines ecclésiastiques. »

La pastorale appelait l'attention des croyants sur l'offensive dont l'Eglise était l'objet, et notamment sur les points suivants :

1° L'enseignement religieux est rendu de plus en plus difficile ; les professeurs qui en sont chargés sont obligés de suivre des cours d'idéologie matérialiste ;

2° La presse catholique et les bulletins de l'évêché sont dans l'impossibilité de paraître ; le gouvernement se réserve le droit exclusif de renseigner les fidèles sur leurs devoirs ;

3° L'Action catholique se prévaut de concours inexistants ou obtenus sous la menace et par la ruse ;

4° La plupart des écoles et des couvents ont été fermés, notamment en Slovaquie (où la population a toujours marqué un inébranlable attachement à la foi catholique) ;

5° Le clergé est l'objet d'une campagne de dénigrement tendant à le discréditer aux yeux du peuple.

En conséquence la pastorale posait pour la reprise des négociations avec le gouvernement quatre conditions : la reconnaissance de la présence de l'idée chrétienne dans la vie publique et l'enseignement ; celle du rôle du souverain pontife comme chef de l'Eglise ; la révocation des mesures limitant ou interdisant l'exercice du culte ; la suppression de l'Action catholique.

Le Saint-Siège, entre temps, décrétait l'excommunication des adhérents de l'Action catholique, organisation déclarée schismatique.

Le gouvernement de Prague riposta en invoquant une loi de 1874 — c'est-à-dire du temps des Habsbourg ! — pour déclarer « illégales et inopérantes » les pénalités canoniques prononcées contre des dignitaires de l'Eglise « pour des raisons politiques et non religieuses ». Il accusa M^gr^ Beran de se poser en adversaire du régime et d'être en rapport avec les « ennemis extérieurs de celui-ci, auxquels le haut clergé a livré des renseignements confidentiels sur les affaires intérieures de l'Etat ».

C'était la menace, sinon l'annonce d'un procès en haute trahison, répétition de celui dont M^gr^ Mindszenty a été victime à Budapest.

LES CATHOLIQUES DANS LA « CLANDESTINITÉ »

En attendant ce dénouement le gouvernement s'empare de toutes les commandes de la vie spirituelle. Le ministère de l'Education nationale publie les seuls textes auxquels le clergé doive se référer ou se soumettre ; il contrôle même les livres de prières ; on lui prête l'intention d'organiser des pèlerinages !

Il se défend d'ailleurs de faire œuvre d'athéisme. Le ministre de la Justice, M. Alexei Cepicka, a déclaré qu'une politique qui ne tiendrait pas compte de l'Eglise et la regarderait comme une institution périmée « ne ferait que porter de l'eau au moulin de la réaction ». Et il met en garde ses collègues contre « les erreurs qui résulteraient d'une attitude inopportune à l'égard de la religion ». « Tant qu'il y aura, dit-il, des gens qui ont besoin de la foi en Dieu et que cette croyance fera partie de leur vie nous devrons en tenir compte. »

Faut-il voir là l'indice d'un apaisement ?

On le souhaiterait, mais il est permis d'en douter. Malgré les réactions du monde catholique tout entier, malgré l'opposition croissante que ses mesures soulèvent, notamment en Slovaquie où elles provoquent une sérieuse effervescence, le gouvernement persiste dans son dessein qui est de paralyser matériellement l'action de l'épiscopat, de détacher les fidèles de son obédience et d'organiser les rapports de l'Eglise et de l'Etat avec une minorité de catholiques à sa dévotion, en dépit de l'excommunication qui les frappe.

Aux protestations du Saint-Siège a fait écho une déclaration du secrétaire d'Etat américain, M. Dean Acheson : « Les décisions du gouvernement de Prague violent les droits de la conscience et les impératifs de la civilisation. Elles ignorent la liberté religieuse, qui devrait être un droit inaliénable du peuple tchécoslovaque et qui était garantie par la Constitution promulguée par son propre gouvernement. »

L'offensive contre l'Eglise romaine se poursuit dans le même temps en Roumanie. Le gouvernement de Bucarest, après avoir fermé les séminaires, les couvents et les écoles catholiques, a supprimé totalement l'Eglise catholique de rite grec (uniates), qui a été mise en demeure de passer à l'orthodoxie. Tous les évêques uniates ont été arrêtés. Quant aux évêques de rite romain, au nombre de cinq, trois avaient été incarcérés il y a quelques mois, les deux derniers l'ont été les 18 et 21 juin.

Les yeux se tournent maintenant vers la Pologne, où les négociations entre l'Eglise et l'Etat sont au point mort et où l'on redoute de voir le gouvernement chercher à « nationaliser » le clergé selon les méthodes que Prague vient de mettre au point.

La porte par laquelle saint Paul, « apotre des Gentils », entra dans Damas après que l'apparition de Jésus l'eut converti au christianisme.

SYRIE 1949, APRÈS LE COUP D'ÉTAT (*)

par notre envoyé spécial Frédéric Mégret

Il a été condamné à dix ans de prison par un tribunal de la France Libre en 1941..., tels furent les premiers renseignements qu'on donnait au voyageur sur le commandant en chef au lendemain du coup d'Etat du 30 mars.

De là à voir dans le colonel Husni Zaïm, aujourd'hui maréchal et président de la République syrienne, un francophobe avéré, voire un germanophile et même (la guerre avec Israël aidant) un nazi, il n'y avait qu'un pas. Un autre consistait à se demander pour quelle puissance étrangère « travaillait » cet officier ou pour quelle formule plus précisément arabe.

Les rumeurs allaient bon train, dans les semaines qui suivirent le *pronunciamiento*, dans un Damas qui voyait atterrir les envoyés les plus insignes de Bagdad, d'Amman, de Beyrouth, du Caire, de Riad. La hâte que mettait à s'informer chacune des capitales voisines ainsi que la surprise qu'aucune des légations étrangères en Syrie ne parvint à dissimuler complètement auraient certes pu suffire. Mais une légende veut en pays arabe que ce soit à qui jouera au plus fin...

Au soir même du putsch si parfaitement réussi les soldats autour de leurs chars relâchaient déjà leur sévérité révolutionnaire pour prendre enfin langue avec la foule la plus dialecticienne qui soit. Si les « bourgeois » qui constituent la classe et la clientèle politiques restaient sur une réserve prudente mais déjà déférente, les étudiants, par contre, dès le lendemain manifestaient dans les rues. Les politiciens, si populaires hier, aujour-

(*) Voir *France-Illustration* du 2 juillet 1949.

d'hui en résidence... hospitalière, se faisaient conspuer. On ne trouvait pas assez de motifs poétiques pour acclamer l'armée libératrice, purificatrice. Personne ne sembla particulièrement choqué — sinon les députés eux-mêmes et encore pas tous — quand le surlendemain 2 avril le colonel Zaïm annonça la dissolution du Parlement en invoquant les falsifications qui avaient présidé aux élections de juillet 1947 et le renouvellement particulièrement anticonstitutionnel qu'avait ménagé à son mandat le président de la République avec la complicité de l'Assemblée. L'annonce qu'une nouvelle Constitution n'enverrait que soixante députés au lieu de cent trente-six dans le beau bâtiment toujours hérissé de mitrailleuses sembla même rencontrer la faveur populaire.

Des monômes d'étudiants... est-ce suffisant ? Certes non. Faire fermer une faculté arabe et lancer d'enthousiasme les étudiants par les rues ne demande jamais que deux ou trois mots d'ordre et cinq minutes. Mais ce jour-là la jeune « intelligentzia » ne se contentait pas de conspuer. Ce qui lui est coutumier. Elle acclamait aussi l'armée et son « Zaïm ». Car le patronyme du commandant en chef ne signifie rien d'autre en arabe que le « chef ».

Dans le poudroiement des avenues ensoleillées de Damas, parmi cette population qui pour une fois s'émouvait si lentement, on se surprenait à douter que l'événement ne fût pas — pour une fois — authentiquement national.

La visite nocturne à l'état-major ne pouvait que confirmer l'impression première. Tous ces jeunes officiers, malgré deux nuits de veille, ne cherchaient même pas à cacher leur joie, pas même devant l'étranger. Aux félicitations courtoises de l'observateur désintéressé ils répondaient par des descriptions merveilleuses de la Syrie, de leur Syrie. Ils n'y voyaient pas malice, du fait que l'interlocuteur était Français. Non. Aux Français, au contraire, ils semblaient tout particulièrement vouloir faire partager ces visions euphoriques.

A travers ma personne bien civile cet état-major cherchait visiblement à rendre hommage à ses maîtres de naguère, comme une troupe d'étudiants au soir d'un examen triomphal. Ce qui ne laissait pas d'être émouvant quatre années après une ultime tuerie réciproque, quatre années après que notre drapeau eut été amené dans les plus lugubres conditions qui pussent être... « Ne parlez jamais, de grâce, de ces... « événements » de 1945 », me recommandaient nos compatriotes de là-bas et certains de nos amis.

Les oublier ? Comment alors aurais-je apprécié l'amicale poignée de main du colonel Husni Zaïm, recevant comme premier journaliste un Français?

Le regard de cet homme de cinquante-quatre ans est sans inquiétude, tandis que sur le bureau couvert de papiers les mains cherchent sans cesse à agir. Le menton s'engonce dans un cou quasi inexistant. Tout en énergie, la tête semble même posée sur cette poitrine puissante. La cendre des cigarettes pollue l'uniforme d'un homme qui ne semble plus vouloir dormir. Le colonel Husni Zaïm évoquerait assez l'acteur américain Edward Robinson, quand celui-ci n'incarne pas les mauvais garçons. Car la réputation de bienveillance dont jouit le colonel dans son armée ne semble guère usurpée.

Husni Zaïm est Arabe, certes. Mais il est Syrien. Sa race, il la salue. Sa nationalité, ce chef la revendique haut et ferme.

Outre l'arabe et le ture, le nouveau président de la République parle un excellent français, voire l'argot. Son anglais est, dit-on, détestable, et il ne parle pas un mot d'allemand.

Husni est né en 1895, à Alep, d'une famille de lettrés. Son père était même un dignitaire religieux ; prévoyant bien à l'avance la chute de l'empire ottoman, celui-ci travaillait déjà la question arabe dans l'espoir d'éviter à son pays des désordres internes. Par sa mère, issue d'une des plus nobles familles de Damas, Husni aurait du sang kurde dans les veines. Les premières leçons, le père tint à les donner lui-même à son fils, tant il tenait à développer chez lui la bravoure, la générosité et l'esprit de chevalerie. A l'école d'Alep il se montrait déjà le « Zaïm ».

Husni est ensuite envoyé dans une école de Constantinople où les fils des grandes familles faisaient leur éducation militaire. De l'Ecole militaire de Damas, il veut passer à l'Ecole supérieure, mais il tombe malade.

Il est désespéré de ce contretemps, car son désir est grand d'embrasser la carrière des armes. Il peut retourner en Turquie, où grâce à son père, qui est mufti d'un régiment, il entre à l'Ecole militaire d'Adrena. En 1913 il peut enfin suivre les cours supérieurs de Damas, pour repartir en 1915 dans un centre d'entraînement de Constantinople, d'où il sortira aspirant parmi les premiers. Il devra rester en Turquie comme instructeur jusqu'en 1917. Il y est promu sous-lieutenant.

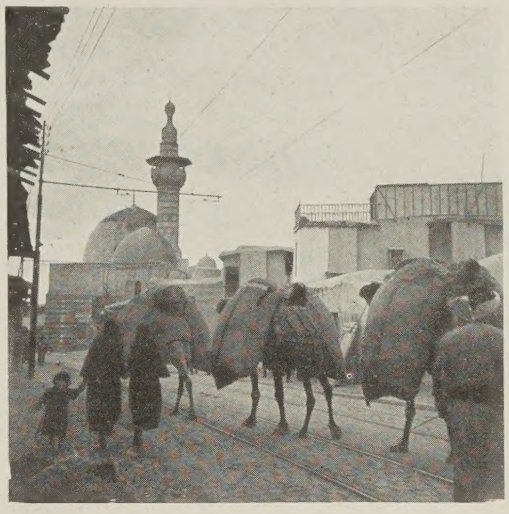
Husni Zaïm est envoyé à Médine, au Hedjaz, au quartier général de Fahri pacha. Après la reddition turque Husni fera du camp de concentration en Egypte. Jusqu'en septembre 1918 où, regagnant Damas, il s'engagera dans l'armée de Fayçal, qui recherche des officiers. Il démissionnera après avoir en vain tenté d'organiser l'armée arabe. C'est alors l'entrée en Syrie de nos troupes dont les chefs recherchent à leur tour les jeunes officiers de valeur. Après une année d'école militaire française il est affecté à Beyrouth. Le climat des rivages libanais, selon lui, ne lui convenait guère. Faut-il voir là le destin de l'Arabe tourné toujours vers le désert ? Il demandera à être affecté à Palmyre, parmi les méharistes, ces Bédouins militarisés.

Au milieu des ruines hantées du fantôme de la reine Zénobie, et plus commercialement exploitées par la fameuse comtesse d'Andurain, le jeune officier recherchera la solitude. C'est là qu'il déclare avoir mûrement pensé au destin du pays.

Après deux ans de désert, Husni est muté à Rayak. Lieutenant en 1924 à Homs, capitaine au choix en 1928, il va commander le 5e bataillon à Alexandrette, où il semble avoir conservé de solides amitiés avec les chefs du Sandjak, cédé par la France à la Turquie. Jusqu'aujourd'hui, la Syrie n'a jamais reconnu cette cession.

Nommé commandant, ses chefs l'envoient en France parfaire sa culture militaire. Le gouvernement syrien recevra de ses supérieurs de la métropole des lettres de félicitations à son sujet. Il revient à Alexandrette à la tête du 5e bataillon. Mais c'est l'année de la cession. Et le commandant Husni Zaïm aura le devoir pénible d'amener le drapeau tricolore qu'il aura fait respecter farouchement jusqu'à la dernière minute.

Husni Zaïm commande le 3e B. D. L. à Damas et en 1941 il est nommé lieutenant-colonel. C'est l'année où les troupes anglo-gaullistes entrent en Syrie vichyste. A l'issue de cette affreuse campagne qui dure un bon mois, Zaïm refuse de déposer les armes. Il tient le fort de Mezze qui couvre la route de Damas, il le tiendra plusieurs



LES CHAMEAUX PORTEURS DANS LE VIEUX DAMAS.

HUSNI ZAIM QUITTE LES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

AU LENDEMAIN DU PUTSCH DAMASCÈNE LE COLONEL ZAIM S'ENTRETIENT AVEC AZZAM PACHA.

jours après la reddition de la petite armée du général Dentz. Pour l'honneur de son pays, confesse-t-il. Il ne fera hisser le drapeau blanc que ses dernières munitions brûlées...

La résistance guerrière de Zaïm aura été très mal appréciée du général Collet. Les deux hommes se connaissent de longue date. L'amitié n'avait jamais dû fleurir entre l'officier « autochtone » et l'aventureux chef des escadrons tcherkesses. Le général se fait amener le prisonnier. Que se passa-t-il entre ces deux hommes de guerre, encore tout enivrés de poudre? « Ils se parlèrent d'homme à homme... », se contente de rappeler en souriant le Zaïm. La tradition locale veut que les murs n'aient pas été assez épais pour contenir la courtoisie de l'entretien...

Le colonel Husni Zaïm sera traduit devant le tribunal militaire de la France Libre, à qui, comme Syrien, il dénie vertement toute compétence. Il n'en fut pas moins condamné à dix ans de prison, à la dégradation militaire et à la radiation de la Légion d'honneur. Il restera incarcéré vingt mois. Le Zaïm reconnaît en souriant que c'est un autre général français qui le libérera : après le départ de Collet du Levant, le général Humblot assigne à Husni une résidence au Liban. Ce qui permettra au colonel syrien de travailler avec un avocat français de Beyrouth à la revision de son procès. Il réunit enfin les preuves qui le lavent d'une grave accusation (des fonds remis par Dentz pour lever des partisans et qui avaient disparu) et en octobre 1945 la Cour militaire de Marseille cassait le jugement de Damas. Tous ses droits militaires lui étaient rendus. Il percevait l'arriéré de sa solde. On n'eut pas à lui restituer sa Légion d'honneur — aujourd'hui en bonne place sur sa poitrine — attendu que la Grande Chancellerie n'avait pas reçu avis de la radiation de l'officier syrien...

Le 30 mai 1945, quand sonne l'heure de l'indépendance, le colonel Zaïm demande à prendre du service dans l'armée de son pays. On ne l'imagine pas perdant une heure ! Après bien des atermoiements, le gouvernement, qui se méfiait autant de son caractère que de sa personnalité, doit l'engager sous la pression de l'opinion. On lui confie le commandement militaire de l'Euphrate. Sans le faire colonel « plein », grade auquel il a largement droit. Zaïm, sans désemparer, présente une requête devant le Conseil d'Etat, qui lui donnera gain de cause. Le ministre de la Défense refuse d'accepter la décision : il cherchera à le lasser. Il ne trouvera rien de mieux pour le déplacer de Deir-Ez-Zor que de nommer Husni Zaïm à un poste imaginaire : il est, à Alep, président d'un tribunal militaire qui n'existe pas... Quand il apprend cette plaisante affectation Zaïm vient s'en expliquer devant le ministre Charabaty. L'entrevue sera extrêmement violente, sans résultat pour l'officier supérieur. Le ministre ne pense plus qu'à éloigner Zaïm du commandement. Le colonel restera près d'un an chez lui à toucher sa solde.

En décembre 1948 le gouvernement le nomme directeur de la Police et de la Sûreté. En acceptant Zaïm tient à montrer qu'à n'importe quel poste il peut et veut servir son pays. Et quand le 30 mai 1948, en pleine campagne palestinienne, il est appelé au palais de Mohajrine pour recevoir le commandement de l'armée, nombreux sont les amis qui le plaignent : le colonel Zaim, par esprit de sacrifice, va commettre une sorte de suicide en prenant le commandement d'une armée en si fâcheuse posture après sa retraite devant la colonie de Deganiya, près de Samakh. On sait comment le nouveau commandant en chef sut redresser la situation. Si la Syrie a pu apporter des gages dans la discussion d'armistice c'est grâce à la résurrection de sa petite armée.

Tel est l'homme dont l'ombre vient de se dresser sur les confins arabes. Profondément guerrier, il est resté loyal jusqu'au bout, avec démesure peut-être, à l'armée dont il portait depuis vingt ans l'uniforme. Ardemment patriote, il restait cependant à l'affût des destinées de son pays. D'où un certain nombre de comptes que le colonel Zaïm estimait avoir à régler avec ceux qu'il appelle les naufrageurs de l'indépendance...

Le coup d'Etat du 30 mars aura donc été l'aboutissement d'une crise syrienne, dénouée par des Syriens. Pour le climat qui précéda le putsch, voici comment me l'a décrit un des conjurés (avec le Zaïm il suffisait des doigts de la main pour les compter) :

« Les militaires des troupes spéciales attendaient en 1945 de pouvoir rallier le gouvernement syrien. Le sentiment patriotique n'avait fait que grandir et la plupart d'entre nous ne pensaient qu'au jour où ils pourraient servir exclusivement leur pays. Leur service dans les troupes spéciales, ils l'employèrent à apprendre tous les détails de la carrière militaire de leurs chefs français.

» Quand notre rêve se réalisa, la Syrie avait entre les mains une petite armée bien organisée et prête à servir jusqu'au sacrifice. Les dirigeants politiques étaient loin malheureusement d'éprouver un semblable sentiment. Le peuple syrien, lui, accueillit ses soldats comme des sauveurs. Les politiciens commencèrent à s'inquiéter. Il fallait, coûte que coûte, diminuer le prestige de l'armée. La réunion cependant n'était pas destinée à préparer le coup d'Etat. A l'instar du colonel, chacun se disait : « Demeurons des soldats. » Les chefs de brigade adressèrent une plainte au président : aucune réponse. Et le gouvernement reprit sa campagne contre l'armée dans l'espoir d'en démoraliser les meilleurs éléments. Le silence de l'armée l'abusa...

» Des officiers furent accusés à tort et emprisonnés. D'autres furent admonestés en public. Les soldes furent encore diminuées, et les effectifs allaient l'être de moitié à la veille du coup d'Etat. Officiers et soldats étaient à bout...

» C'est vers le mois de février que le colonel Zaïm commença à s'ouvrir à certains officiers... »

L'hostilité qui se fait rapidement jour dans des pays comme la Transjordanie et l'Irak, le Zaïm la balancera par sa visite éclair au roi Farouk du 21 avril. Il s'appuiera clairement sur l'Egypte et l'Arabie séoudite, foncièrement opposées toujours aux grands projets hachémites.

Quant aux puissances, elles reconnaîtront le nouvel état de fait quatre semaines après le putsch. La France, là, n'aura pas peu fait pour vaincre la méfiance américaine à l'endroit d'un colonel de *pronunciamiento*...

Plébiscité le 25 juin en candidat unique, le maréchal Zaïm avait cru devoir dissoudre le 30 mai tous les partis politiques, dont certains, comme le parti du peuple, lui avaient accordé dès les premiers jours un préjugé très favorable.

Pour l'anniversaire de l'évacuation, deux semaines après le putsch, le colonel déclarait au cercle des officiers :

« La victoire de notre mouvement doit être une victoire des libertés, le triomphe du peuple et le retour à la vie constitutionnelle, dans sa lettre et dans son esprit. J'ai pris le pouvoir sans aucune ambition personnelle... »

Le referendum du 25 juin constitue-t-il vraiment ce retour à la vie constitutionnelle ?

(A suivre.)

LES TROUPES SYRIENNES VONT PRENDRE POSITION DANS LES OUVRAGES DU FRONT DE PALESTINE.

UN OFFICIER FRANÇAIS DE L'O.N.U. EN ENQUÊTE.

UN CAMP DE RÉFUGIÉS... UN ENFANT PLEURE.

DU ROCHER DE ROCAMADOUR LA CARAVANE DES AMBASSADEURS VA GAGNER LE CHEMIN DE CROIX OMBRAGÉ ET SINUEUX QUI CONDUIT A LA BASILIQUE.

PROMENADE EN QUERCY

LES DIPLOMATES AUX CHAMPS

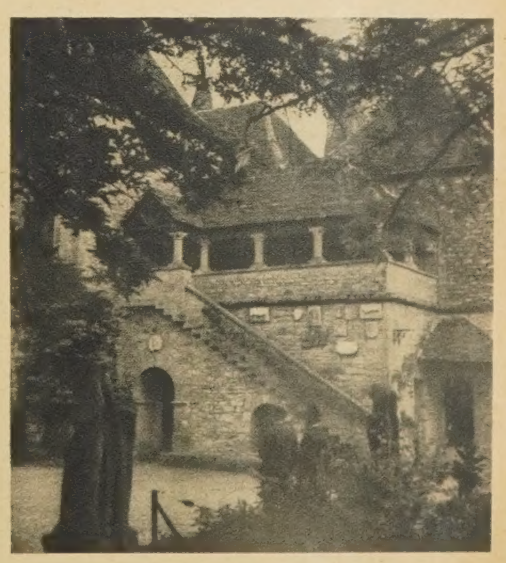
COMME le sous-préfet d'Alphonse Daudet, MM. les diplomates se mettant au vert, l'autre semaine, sont allés aux champs. Ils ont pour deux jours quitté leur huissier à chaîne, leur antichambre majestueuse, leur bureau doré et, de surcroît, les soucis embusqués malicieusement dans le portefeuille qu'entr'ouvre avec gravité M. le premier secrétaire d'ambassade. On les avait conviés à un congrès champêtre dont les piverts furent les appariteurs, où les ruisseaux et les sources jasèrent pour les hommes, et où les vieilles pierres, emperruquées de mousse, poudrées de lichen, les accueillirent telles les marquises d'autrefois.

L'ordonnateur de ce beau voyage était le second personnage de l'Etat : M. Georges Monnerville, président du Conseil de la République, sénateur du Lot, qui exprimait à ses commettants sa gratitude en révélant à nos amis de l'étranger les trésors pittoresques et gastronomiques de cet admirable Quercy. Le commissariat au Tourisme de M. Ingrand avait préparé les voies et M. Estival, président de la Fédération touristique Limousin-Quercy-Marche et Périgord, avait tout prévu, organisé et réglé comme le plus adroit des metteurs en scène. La figuration, spontanée, était fort nombreuse, car elle groupait tout le Quercy, acclamant dans les cités ou au bord des routes les représentants des dix nations.

Il y avait là en effet le général Vanier, ambas-

LE CHATEAU DE LOUBRESSAC MÉRITE UNE HALTE

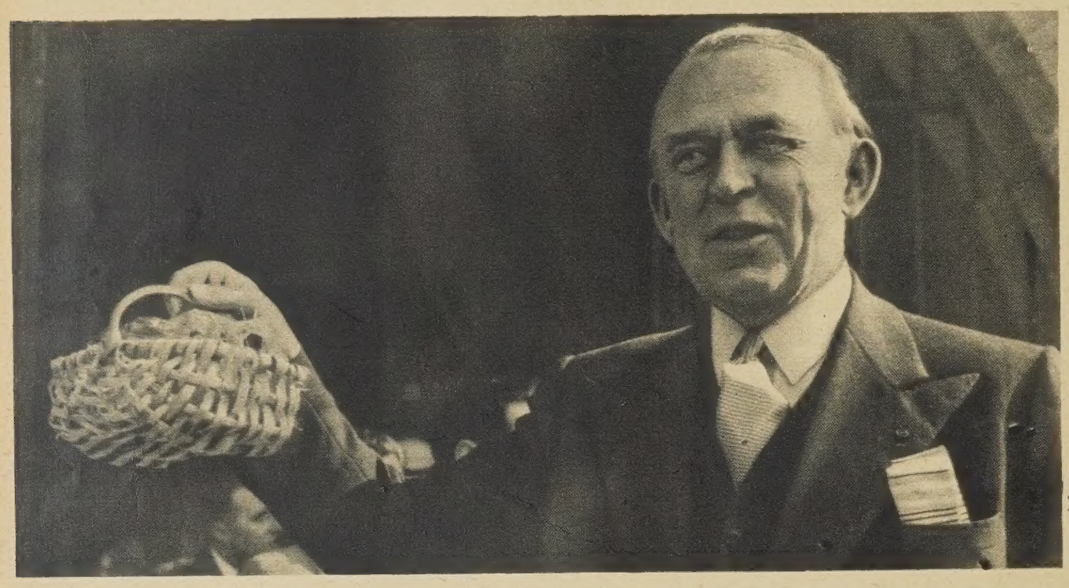
M. MONNERVILLE ET J. LURÇAT A SAINT-CÉRÉ.



TERRASSE ET TOITS DE TUILE DE LOUBRESSAC.

sadeur du Canada ; sir Oliver Harvey, ambassadeur de Grande-Bretagne ; le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique; l'ambassadeur du Chili, celui des Pays-Bas, les ministres du Luxembourg et d'Haïti, le premier secrétaire de l'ambassade de Norvège, le premier conseiller de l'ambassade de Suisse — que sais-je ? En bref un congrès en miniature, une assemblée de diplomates qui apprenaient à connaître notre pays non plus par nos assemblées, nos journaux ou nos polémiques, mais par le contact direct, qui est le seul valable.

Le Quercy unit la douceur des plaines de la Garonne à la rudesse montagnarde du Massif Central. Il a des causses pierreux, moins teintés de mélancolie et de grandeur que ceux de l'Aveyron ou de la Lozère, et des vallées couronnées de châteaux, heureuses et vertes, où il fait bon vivre.



LE REPRÉSENTANT DE LA NORVÈGE APPRÉCIE L'OFFRANDE DE LA MUNICIPALITÉ DE FIGEAC.

Pour le grand public c'est le pays du gouffre de Padirac, si heureusement transformé par ses nouveaux aménagements, du château d'Assier et de son église où s'inscrit dans le granit l'histoire du grand maître de l'artillerie de François Ier, de Rocamadour, aux sanctuaires superposés. Mais il y a autre chose : l'admirable lumière de là-bas, les horizons, les cités à demi féodales encore comme Figeac, Cahors, Martel, Souillac, Saint-Céré, cambrant leurs vieilles maisons comme un torse, les châteaux — certains miraculeusement conservés — qui semblent toujours monter la garde à la corne des vallées ou aux marches du pays.

Vous conterai-je ce voyage par le menu ?

Nenni ! Je n'y assistais point et m'en voudrais d'inventer des « choses vues ». Les images reproduites ici sont déjà à elles seules fort éloquentes. Mais rien qu'à lire programme et horaire, au fracas des noms de lieux et de cités, mille souvenirs s'éveillent qui me le rendent vivant...

Souillac... Souillac, c'est essentiellement, proche le Périgord, proche Sarlat et Calviac — patrie d'Edouard Rouzier, le rénovateur à Paris de la cuisine régionale — un centre gastronomique éminent en même temps que le siège de l'étonnante collégiale Sainte-Marie. Ses trois voûtes en coupole, l'abside puissante et le portail intérieur qui relate — ainsi la porte nord de Notre-Dame de Paris — la légende du diacre Théophile, saisissent et émeuvent, surtout le soir, au crépuscule, quand l'ombre ensable et magnifie l'édifice. Il était excellent que ce voyage commençât et finît en ce lieu. Et M. Queuille, président du Conseil, qui était allé assister en Périgord au jubilé politique de M. Yvon Delbos, fut bien inspiré de venir, en voisin et en gastronome, saluer là, au dîner d'adieu, nos hôtes étrangers.

Et voici Martel, la ville aux sept tours, aux rues étroites et noires comme un défilé ; Carennac, sur la verte Dordogne, dont une île en face du bourg s'appelle archaïquement Calypso ; Autoire, aux gentilhommières en pigeonniers plantées à chaque tournant du chemin ; Saint-Céré, rendu célèbre comme Sousceyrac par Pierre Benoit.

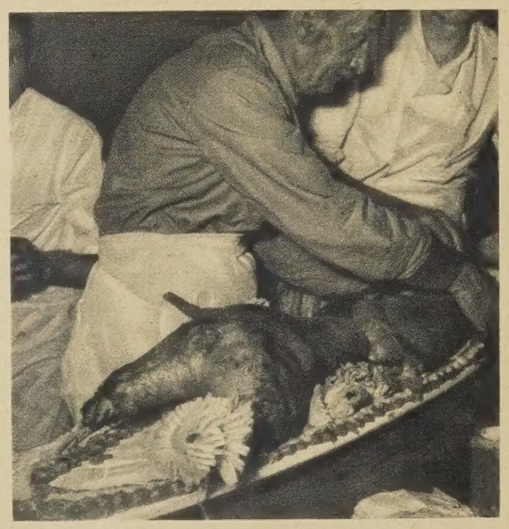
Il faudrait mettre hors série, comme disait de Monzie, Figeac et Cahors.

Figeac a des églises — Saint-Sauveur et Le Puy — un hôtel de la Monnaie qui égale le logis du Grand-Veneur à Cordes, et de nombreuses vieilles rues, aux maisons à pans de bois, avec leurs étages en encorbellement et flanquées de tourelles à poivrière du plus charmant effet. Détail caractéristique : des greniers ouverts en terrasses et coupés sur la façade de colonnes de toutes formes, qui plantent sur la ville du moyen âge une rustique cité de la Renaissance.

Je ne vous décrirai point Cahors, dont le pont fortifié aux trois tours carrées serait unique s'il n'y avait celui d'Orthez en Béarn, sa cathédrale Saint-Etienne et les rues, passages voûtés, impasses qui illustreraient à merveille une chronique du temps de Villon.

Les châteaux ici sont légion. Sur un guide du Quercy j'en dénombre cinquante et un — et tous n'y figurent pas ! Cette noblesse — dont la Gascogne fut « l'alme mère gigogne » — fière, valeureuse et pauvre, a laissé ici de nombreux témoignages. Beaucoup de ruines, malheureusement, et peu de grandes demeures tout à fait intactes. On avait marqué trois d'entre elles de la croix blanche du fourrier — Loubressac, Montal et Mercuès — les deux premières ayant encore leurs maîtres, la troisième transformée en hôtellerie. On fut reçu à Loubressac, on déjeuna à Montal et on fit étape à Mercuès.

Couronnement spirituel, le dimanche fut la journée de Rocamadour. C'était jadis une des étapes du pèlerinage de Saint-Jacques-de-

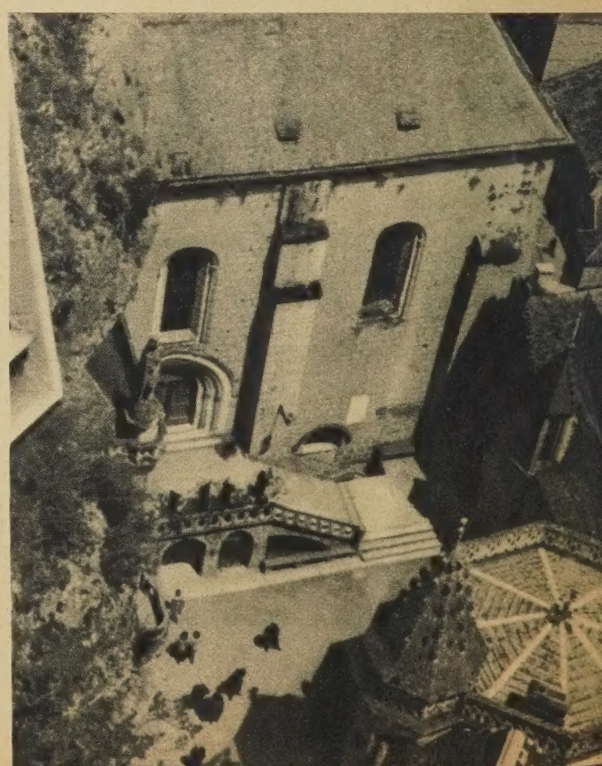


AGNEAU EMBROCHÉ DES CUISINIERS DE MONTAL.

Compostelle. On y venait de partout, notamment de Flandre et des Pays-Bas, dont les ambassadeurs étaient symboliquement présents, et le rappel des fastes anciens de la chrétienté ne pouvait qu'émouvoir les représentants de ces deux grands pays catholiques que sont le Canada et le Chili. Dominant la gorge de l'Alzon, Saint-Michel-de-Terre-Ferme, Rocamadour demeure un de ces hauts lieux de l'esprit qui jalonnent la route de notre destin...

PAUL-EMILE CADILHAC.

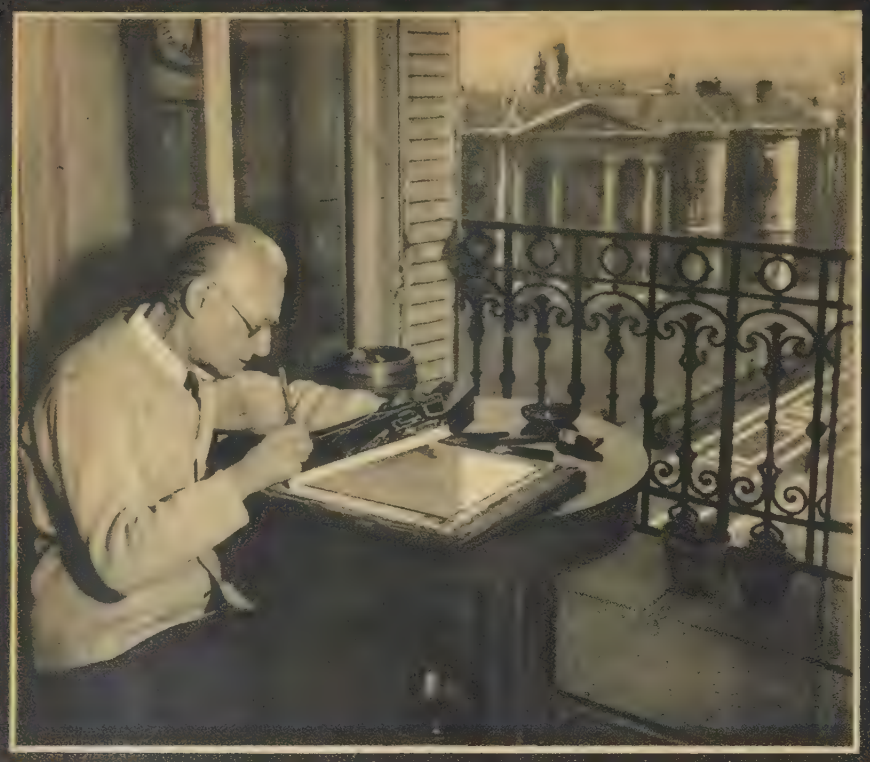
LE CHATEAU DE CABRERETS EST EN PARTIE AFFECTÉ A UN MUSÉE DE PRÉHISTOIRE ET D'ETHNOGRAPHIE. LA BASILIQUE DE ROCAMADOUR DOMINANT LE VILLAGE.



Dominant le lot, a quelques kilomètres de Cahors, le chateau de Mercuès reflète son harmonieuse façade dans le tranquille miroir de la pièce d'eau.

Le vieux chateau de Saint-Céré restauré par les soins du maitre Lurçat. Au diner de Souillac : de droite a gauche, M. Henri Queuille, le général Vanier, ambassadeur du Canada (de dos), M^me^ Vanier et M. Monnerville.

Le chateau de Mercuès et ses tours en poivrière émergent des sombres verdures. Au bord du causse, la pittoresque cité de Martel.



HENRI DE WAROQUIER, PEINTRE ET GRAVEUR, DANS SON ATELIER PRÈS DU PANTHÉON.

ROUAULT EXAMINE L'UNE DES PLANCHES GRAVÉES DE SON FAMEUX « MISERERE ».

F. GOERG TRAVAILLE PARMI SES OUTILS, SES FIOLES... ET AUSSI SES SOUVENIRS.

VIEILLIARD MANŒUVRE LA PRESSE A BRAS POUR TIRER SES ÉPREUVES.

ANDRÉ JACQUEMIN DEVANT L'ÉCRAN QUI TAMISE LA LUMIÈRE SUR LE CUIVRE.

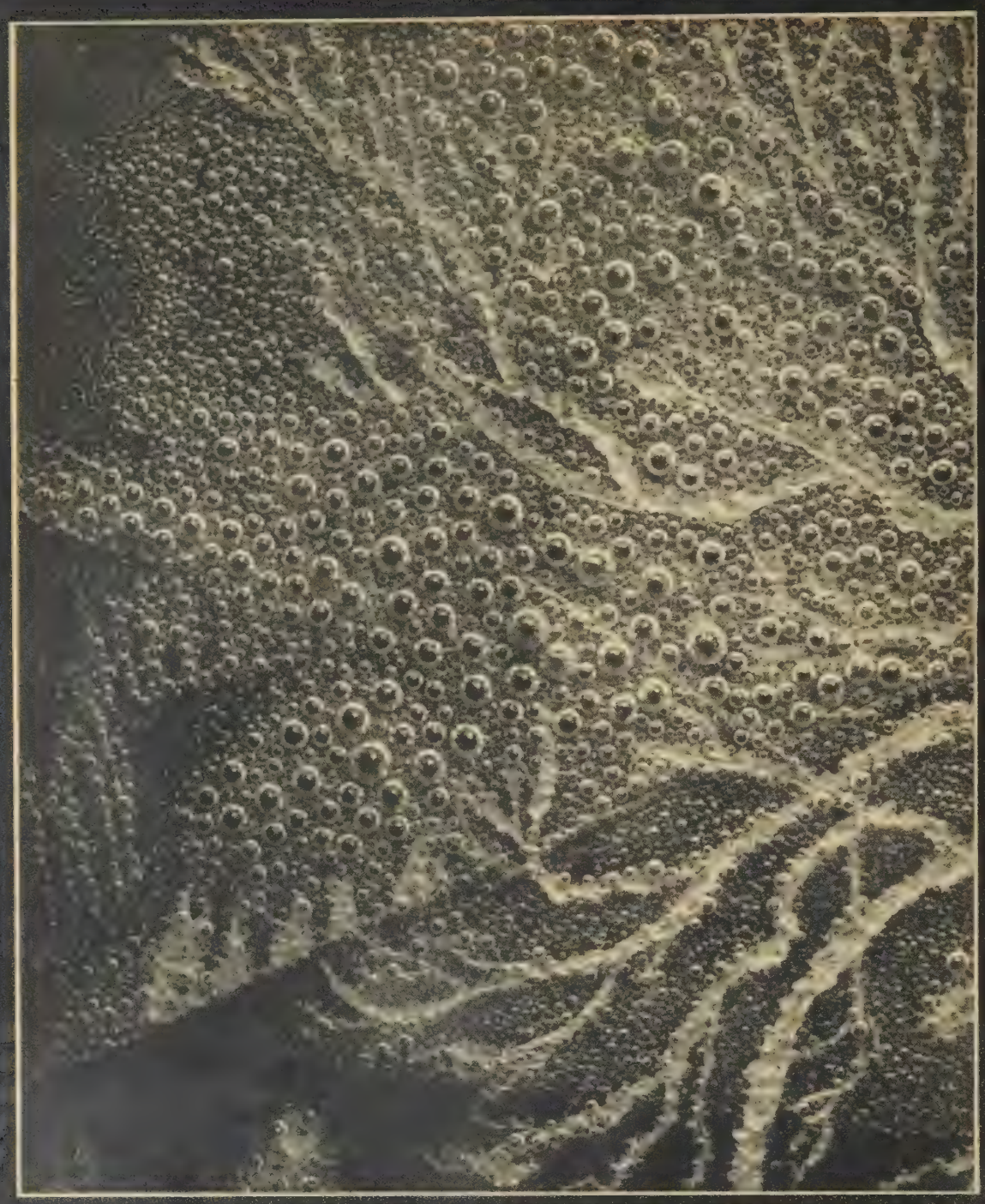
UNE GLACE RENVOIE A PIERRE GUASTALLA L'IMAGE DE SON DESSIN ORIGINAL.

AINTENANT LE BOIS DE SA MAIN GAUCHE, L.-J. SOULAS TIENT L'OUTIL DE SA DROITE, LES DOIGTS REFERMÉS POUR DIRIGER PLUS FERMEMENT LE BURINAGE DE SA PLANCHE

LA GRAVURE ET LES PEINTRES

Sait-on assez que les plus grands parmi les peintres — il suffit de rappeler Dürer ou Rembrandt — ont toujours eu une sorte de prédilection pour la gravure, mode d'expression plus rigoureux et plus dépouillé, mais peut-être plus pur ? Il est sûr que bien des peintres ont trouvé en se mettant à l'école de la gravure l'inspiration de leurs œuvres essentielles et la réelle maîtrise de leur talent. C'est à l'eau-forte qu'ils vont en général — qu'il suffise de rappeler les noms de Delacroix, d'Ingres et, surtout, de Degas — mais ils passent souvent par la lithographie et la pointe sèche, dont les métiers s'approchent davantage de celui du dessin qu'ils connaissent. Géricault, Delacroix, Daumier, Corot, Manet et plus tard Maurice Denis, Vieilliard, Bonnard, Luc-Albert Moreau y sont restés fidèles en les adaptant à leur génie particulier. Ce sont eux qui ont transmis le flambeau à notre jeune école de gravure contemporaine, qui n'a jamais été si variée et si vivante. Certes il faut distinguer les graveurs qui peignent et les peintres qui gravent, mais si leurs préoccupations sont différentes leur terrain de travail est sensiblement le même et ils ne cessent de s'influencer mutuellement. Cependant, si chez Rouault, Picasso ou Matisse, par exemple, le caractère dominant du peintre apparaît à un moment donné, ce n'est pas sans quelque tribut à l'apprentissage sévère de la gravure, tandis que le graveur choisit pour seul terrain d'exploration cette « géographie du noir et blanc » dont parle Valéry. Rien n'est plus significatif que d'entrer dans l'atelier d'un graveur en train de travailler, penché sur sa planche au milieu de ses outils, de ses glaces, de ses écrans et de ses fioles. Il tient à la fois de l'artisan et de l'alchimiste, œuvrant des mains et de l'esprit jusqu'à trouver l'expression adéquate à sa vision d'artiste.

Et certes il travaille différemment selon qu'il cherche à rendre telle ou telle émotion, mais toujours avec la même économie de moyens. Sur bois la gravure présente l'apparence particulière de la gravure en relief. Les blancs seront obtenus en pratiquant à l'aide de gouges, échoppes ou burins des tailles plus ou moins larges qui donneront à l'épreuve un blanc plus ou moins pur. La lithographie permet une gamme beaucoup plus nuancée : son principe consiste à retenir l'encre grasse d'imprimerie sur la surface d'une pierre



DANS LE BAIN D'ACIDE DES BULLES SE FORMENT LA OU L'EAU-FORTE RONGE LES MORSURES FAITES PAR L'OUTIL.

calcaire couverte par le crayon lithographique et à imprimer d'un coup de presse ce trait sur une feuille de papier. C'est sans aucun doute le mode de gravure le plus proche du dessin.

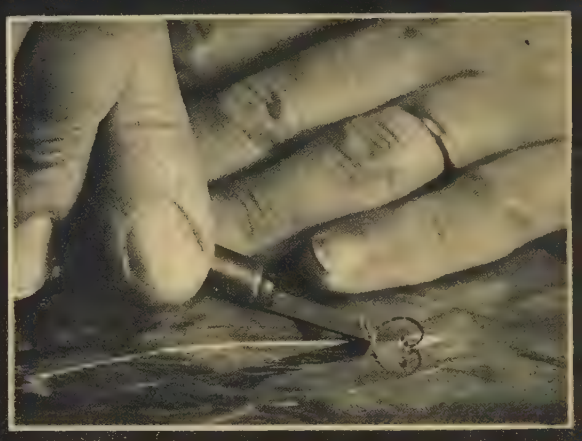
Mais c'est peut-être la gravure sur cuivre qui permet la plus grande diversité au jeu des noirs et des blancs. Burin, eau-forte ou pointe sèche, il s'agit toujours de tracer dans le cuivre une taille destinée à retenir l'encre. Tandis que le burin enlève un léger copeau de cuivre la pointe, au contraire, l'égratigne sans le creuser, laissant la « barbe » du cuivre retenir l'encre. L'aquafortiste enfin trace ses tailles sur un vernis préalablement appliqué sur la planche, qu'il fait mordre ensuite par un acide étendu d'eau. Sur toutes les tailles se forment aussitôt de magnifiques bulles qui donnent à ce phénomène simplement chimique l'aspect de je ne sais quel fantastique végétal. C'est ainsi que par variations de morsure de l'acide l'aquafortiste atteint des variations d'intensité qui lui donnent de beaux noirs veloutés ou des gris tendres jusqu'au blanc très pur.

On voit que les conditions d'emploi du noir et du blanc sont bien différentes dans chaque mode de gravure. Chacun utilise l'une ou l'autre selon son goût et son esthétique particulière, mais bien souvent plusieurs techniques se trouvent audacieusement conjuguées. Si P. Guastalla préfère la pointe sèche, si L.-J. Soulas est essentiellement buriniste, L.-A. Moreau plus lithographe, Goerg plus particulièrement aquafortiste, A. Jacquemin ou H. de Waroquier sont aussi bien portés vers l'eau-forte que vers la pointe sèche et R. Lotiron est aussi lithographe qu'aquafortiste... Peu importe d'ailleurs si l'œuvre y gagne et si l'auteur parvient à se trouver lui-même. Or jamais les peintres ne sont venus plus nombreux à la gravure, et les plus grands. Mais les innombrables amateurs de Picasso connaissent-ils seulement ses burins, pointes sèches et eaux-fortes ? A-t-on assez parlé des gravures pourtant si remarquables de Rouault, de Matisse, de Braque, de Derain, de Chagall, de Dunoyer, de Vlaminck, de J. Villon ?

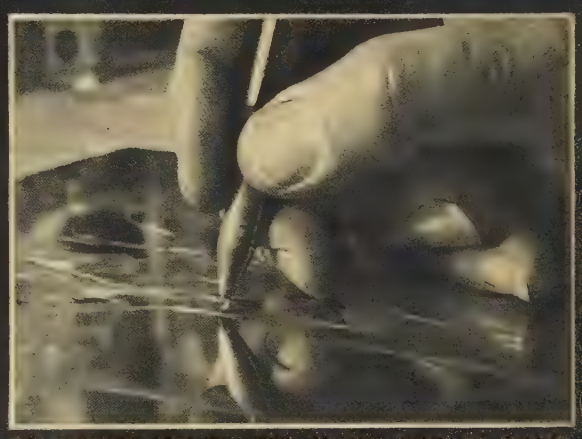
Rendons grâces à M. André Chamson et aux animateurs de l'exposition internationale de gravures qui s'est tenue au Petit Palais et espérons qu'on donnera sa vraie place à cet *art* essentiel qui est en même temps un *métier* si vivant. On a pu voir à cette occasion que les écoles de gravure française n'occupent pas les derniers rangs.

MONIQUE NATHAN.

LE CRAYON DE LOTIRON MORD LA PIERRE LITHO.



LE BURIN D'ACIER FAIT SAUTER LE COPEAU DE CUIVRE.



LE DIAMANT CREUSE SON SILLON DANS LE CUIVRE.

LOTIRON EXAMINE UNE ÉPREUVE AVEC SON IMPRIMEUR.

L.-J. SOULAS DISCUTE DE LA QUALITÉ D'UNE ÉPREUVE.

UN PEINTRE LITHOGRAPHE
LUC-ALBERT MOREAU

par RAYMOND LÉCUYER

A la Bibliothèque Nationale une exposition présente dans la Galerie Mansart l'œuvre en blanc et noir de Luc-Albert Moreau, mort l'an passé à soixante-six ans. Ce n'est pas la première fois que cette chère grande maison montre des estampes de cet artiste si attachant : il était un des exposants les plus assidus de la Société des peintres graveurs français. Mais toute une partie de sa production d'illustrateur était demeurée invisible aux yeux du grand public : les bibliophiles sont gens jaloux de leurs trésors. Cette fois l'occasion est offerte de constater à quel point les illustrations dues à Luc-Albert Moreau s'accordent avec les textes qu'elles accompagnent.

Il disait de lui-même qu'il était un peintre dessinateur ; précisons qu'il a été un peintre lithographe par vocation, par tempérament. Dunoyer de Segonzac, qui, avec Boussaingault, Mainssieux, Fauconnet, a été à l'Académie Julian, dans l'atelier Jean-Paul Laurens, le camarade de Moreau, a pris soin de noter cette remarque : « Il a possédé d'emblée un dessin très personnel, sensuel et gras, avec un sens profond du clair-obscur. Son dessin annonçait le grand lithographe qu'il est devenu vingt ans après. » De fait il aura tiré de la pierre et du crayon gras ce que d'autres obtiennent de la pointe et du cuivre. Avec quel savant dosage il use des possibilités que lui donnent les tons veloutés ou, au contraire, les égratignures dont il balafre les grands noirs ! Quel attentif amour dans tout ce jeu de taches sombres et de traits lumineux qui les aèrent ! Il avait longuement médité sur les ressources de la lithographie, et il faut espérer que sera publié, encore qu'incomplet, le traité qu'il avait préparé. Venant d'un tel ouvrier, si perspicace et si sensible, il contient certainement de précieuses réflexions.

Luc-Albert Moreau demeurera l'inoubliable descripteur des grandeurs et des misères du soldat de 1914-1918. Chaque guerre a un visage différent ; le masque de Bellone n'est pas immuable. Moreau aura été le fidèle, le sincère interprète de cette guerre de tranchées — que l'avenir ne connaîtra peut-être pas — de ces tragiques épisodes qu'il avait vécus et dont le souvenir avait profondément marqué son esprit comme sa chair. Qui mieux que lui a évoqué le long sacrifice d'une piétaille enlisée, le martyre des héros caparaçonnés de boue ? Des obscures épopées du fantassin d'alors il a donné des images qui ont gardé tout leur pouvoir d'émotion parce que rien dans leur pathétique n'est artificiel.

Encore que par une pudeur qui le faisait aimer de ses amis il se refusât à paraître un tendre, il y avait en lui un sens de l'humain qui se retrouve dans tous ses ouvrages. Choisit-il ses modèles au cirque ou dans « l'Envers du music-hall », il exagère, il accentue, mais il n'ironise que dans une certaine mesure, il reste pitoyable. Colette dans une dédicace écrivait : « A Luc-Albert Moreau, qui fit mieux que moi le portrait du ténor, du régisseur, de la « danseuse à trans-» formation » et du clown, parce qu'il les aime autant que je les aime. » Il aime — il comprend, il admet...

Par la sympathie amusée qu'il montre pour le petit personnel de la galanterie et l'observation indulgente quoique narquoise qu'il fait des milieux de « l'amour vénal », il était intellectuellement un frère de Francis Carco et tout désigné pour devenir par le crayon le commentateur des scènes et des types dont l'écrivain s'est constitué l'annaliste. A vrai dire je préfère Luc-Albert Moreau lorsque ce beau dessinateur choisit pour théâtre de ses études et de ses expériences le ring plutôt que de suspects boudoirs. Il a exprimé à sa façon, avec une dramatique intensité, l'énergie des assauts, le choc qui fait s'affronter de puissantes musculatures, et c'est avec une sorte de grandeur nostalgique qu'il a évoqué l'écroulement des athlètes vaincus.

Le côté lyrique de sa pensée et de son talent s'était, semble-t-il, développé avec les années et lui inspirait parfois de fiévreuses compositions. Mais, par un effet de cette loi des contrastes dont tout œuvre d'artiste offre des exemples, ce tourmenté aimait les paysages calmes, les campagnes sereines. Et c'est avec un délicieux sentiment de l'ordre et de l'harmonie qu'il fixait sur la pierre quelques-uns de leurs plus paisibles aspects.

« GROCK AU CONCERTINO. »

« KING LEAR (FRAGMENT). »

UNE REINE DE PARIS

ÈVE LAVALLIÈRE

DANS « LA VEINE », D'ALFRED CAPUS.

EVE LAVALLIÈRE D'APRÈS UNE POINTE SÈCHE DE HELLEU.

DANS « LE PETIT FAUST », D'HERVÉ.

DANS une rue calme et presque déserte d'un village vosgien un triste cortège s'avançait lentement : une grande croix, un prêtre et quatre hommes portant un mince cercueil. Dans ces planches de bois blanc reposait une femme vêtue de bure, la tête couverte d'un voile noir, un scapulaire bleu sur la poitrine, une corde à trois nœuds de saint François d'Assise ceignant les reins, les pieds nus, décharnés, mutilés par une croix tracée au fer rouge.

Au petit cimetière le convoi s'arrêta devant le trou béant, puis quand le tertre fut formé l'un des hommes y ficha une humble croix de bois portant l'épitaphe :

EVE LAVALLIÈRE
10 JUILLET 1929
VOUS QUI M'AVEZ CRÉÉE
AYEZ PITIÉ DE MOI !

La vision de cet enfouissement monacal, par cette belle et chaude journée de juillet exhalant toute la vie d'une nature luxuriante, semblait la synthèse de l'existence de celle qu'on venait de porter en terre.

Eve Lavallière ! L'inoubliable artiste, cet être de désir dont tant d'hommes avaient rêvé, se trouvait donc là, inerte, mais jetant encore, comme la courtisane Thaïs et la Madeleine de Magdala, un appel à la clémence divine.

Dès que la nouvelle en fut connue les journaux firent revivre ces années où Lavallière, fulgurante « reine de Paris », entraînée par le tourbillon de la gloire, des fêtes, des plaisirs, avait subitement disparu dans un trou d'ombre, retraite voulue dans un accès de spiritualisme que certains diagnostiquèrent avec un insidieux clin d'œil railleur : « folie mystique ». Avec le recul du temps son geste prend sa signification réelle, car, idéalisée par les uns, burinée dans le vice par les autres, sa personnalité fut soumise à l'épreuve d'une dangereuse dislocation qui finit par la rendre méconnaissable. La destinée d'Eve Lavallière parut toujours étrange parce qu'elle s'est réalisée à coups de contresens et de contre-vérités, un composé de contrastes, un « assemblage de contradictions », suivant l'expression de Pascal, et ceci sera l'explication de cela.

Toulonnaise de naissance, Eve Lavallière reçut une éducation religieuse jusqu'au jour où son père, Italien, dans un geste de folie alcoolique, tua sa femme puis se suicida sur le cadavre. Ce drame navrant amena cette jeune fille de dix-huit ans à paraître, pour vivre, sur les planches d'un beuglant. Innocente victime d'une cause génératrice, les hasards de son existence en seront les conséquences fatales. Elle était seule, sans famille proche, possédant des yeux admirables et immenses.

Tout parlait en elle, de son sourire à sa jambe ! Son pouvoir de fascination sensuelle poussé au suprême degré faisait de sa personne un être de désir, imbibé de sex-appeal, avec pour couronnement un tempérament de comédienne. Elle avait par hérédité le sens artistique très prononcé, une attirance naturelle vers le beau ; elle tenta donc la chance là où elle le put, là où l'accueil était le plus facile : dans les cafés-concerts. Elle s'en était d'abord étourdie, grisée, puis enivrée, s'intoxiquant un peu plus chaque jour à la faveur d'un succès grandissant lui donnant la perspective de la gloire. Comme de nos jours pour les starlettes, la chance se présenta pour elle lors de sa rencontre avec le génial *producer* de l'époque : Samuel. Il comprit dès le premier contact que Lavallière avait ce qu'il est convenu d'appeler au théâtre « une nature ». Il l'instruisit, la guida dans le développement de son talent en faisant ressortir son originalité personnelle, puis la fit débuter à son théâtre des Variétés, parmi sa pléiade de grands artistes : Brasseur, Lucien Guitry, Marie Magnier, Jeanne Granier, Max Dearly. Sitôt parue sur la scène Lavallière étincela dans cette voie lactée des nuits sereines de Paris, recevant dans sa loge des rois, des princes, des maharajas venant s'incliner devant cette fille d'ouvrier humblement née dans une rue tortueuse de Toulon sous le nom d'Eugénie Fenoglio. Suivant la pensée de Ducis, son bonheur apparent n'était qu'un malheur plus ou moins consolé.

Sa vie privée, comme sa vie d'artiste, fut pleine de contradictions : maîtresse de l'homme du jour que tout Paris connaissait sous le pseudonyme de « Samuel le Magnifique », qu'on croyait Juif cent pour cent mais qui venait de sa Normandie et s'appelait Louveau ; mère d'un enfant, un être androgyne, un bisexué, une de ces incohérences de la nature que corrigea plus tard la chirurgie ; amante d'un filleul de Guillaume II, le baron von Lucius, diplomate allemand, voulant divorcer pour l'épouser ; considérée par Clemenceau comme une espionne à la Mata-Hari mais reconnue bien vite vierge de toute souillure nationale.

A son apothéose de gloire succéda la chute progressive de ses amours et de ses espérances. Tout s'effondra d'un coup autour d'elle : Samuel mort, la France en guerre, von Lucius disparu. A ce moment elle avait quarante-six ans, automne d'une existence déjà voilée d'une ombre de mélancolie, conservant encore l'attrait d'une fleur qui commence à se flétrir. Devant cette réalité Lavallière eut la sensation que sa jeunesse, la force vive de son jeu de scène, le potentiel de son succès allaient disparaître à jamais. L'instinctive répulsion de toute femme devant l'échéance de la déchéance fit naître dans son cerveau l'obsession du suicide. N'était-elle pas la fille d'un suicidé ?...

Pour se calmer les nerfs elle partit se réfugier en Touraine, où la location d'un château la mit en rapport avec un prêtre qui lui parla de l'au-delà, s'efforçant de retransplanter cette âme en dérive dans l'ambiance religieuse de son enfance. Cette chrétienne en puissance, qui ne fut jamais une athée, murmura « Dieu », et ce seul nom fit renaître en elle l'éthique héréditaire. Elle sentit que là se trouvait son havre de paix et y jeta l'amarre non pas en névrosée, dans un élan d'illuminisme, mais en femme consciente que la mort n'est pas l'anéantissement total, la paix dans l'absolu, l'impénétrable mystère, mais un passage vers ces champs d'Ialou que souhaitaient déjà les Egyptiens des pharaons. Sans transition elle s'efforça d'oublier le monde, de chasser de sa mémoire toute l'impureté de son passé, comme on jette un voile sur un mort, puis laissa son sens naturel de la beauté la conduire à l'activité mystique par l'élévation de l'esprit vers Dieu. La caractéristique de sa vie devint la prière dans la souffrance, sous l'aspect d'une association des états somatique et psychique formant cette harmonie que Musset dénommait : « Fille de la Douleur, langue de l'Amour. »

Sa santé était déjà gravement atteinte par l'assaut progressif de l'inexorable mal de Bright, transformé en phlegmon périnéphrétique.

Comme Cassandre devant la vision de l'avenir, Lavallière vit déjà sa future décomposition physique, avec tout son cortège de douleurs ininterrompues. Elle n'implora pas alors un espoir de vie terrestre, cette torture par espérance que Villiers de L'Isle-Adam dépeignait dans un de ses contes cruels ; mais dans son petit béguinage de Thullières, dénommé Béthanie, elle subit sans une plainte un long martyre dans l'amour de Dieu. Peu de jours avant sa mort, recevant la visite de Robert de Flers, elle lui confiait : « Je ne cherche pas une atténuation à mes souffrances, et Dieu sait si elles sont cruelles ! mais, je vous en supplie, dites bien à tous ceux qui me connaissent que vous avez vu la plus heureuse, la plus parfaitement heureuse des femmes. » Mystique à la Bergson : surabondance de vie, élan même de la vie se communiquant à des êtres privilégiés qui voudraient le transmettre à toute l'humanité !

Quoi qu'il en soit, il serait inique de nier la sincérité de son repentir après les douze années d'atroces souffrances qu'elle a subies sans le moindre fléchissement, donnant ainsi le caractère déterminant d'un état d'esprit parfaitement libre et conscient, car on ne peut empêcher les faits d'être les faits. Sa voix d'outre-tombe, ultime repentir, a tué la comédienne ; son cri de détresse résonne d'ailleurs comme celui de Pauline dans *Polyeucte* : « Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée. »

J.-P. ABLAY.

FÊTES A VERSAILLES

La Saison de Paris, dont la journée du Grand Prix marque la clôture officielle, a eu son prolongement cette année à Versailles, et la ville des Rois a su mettre en valeur, pour cette occasion, ses richesses historiques et les harmonies incomparables de son parc. Le 2 juillet le président de la République était l'invité, en l'hôtel de la Dubarry, de la Chambre de commerce, qui célébrait le cinquantenaire de sa fondation. M. Vincent Auriol s'était rendu auparavant au château, où M. Maurichcau-Beaupré, l'actif et distingué conservateur, lui offrait la primeur de la Chambre de Marie-Antoinette restituée dans l'état où elle se trouvait avant 1789. L'hôte d'honneur de Versailles apprécia les splendides tentures qui ornent cette Chambre de la Reine et que les maîtres en soieries de Lyon ont patiemment reconstituées d'après les quelques lambeaux subsistant des soieries primitives. Le conservateur fit également admirer au président le somptueux tapis de la Savonnerie dont *France-Illustration* a donné la reproduction en couleurs le 16 avril dernier et M. Vincent Auriol félicita Mme Barbara Hutton, princesse Troubetzkoï, du geste généreux auquel Versailles est redevable de cette récupération. Les visiteurs purent apprécier le soir, autour du bassin de Neptune, à la fête de nuit offerte au président, les jeux des grandes eaux illuminées et les flamboiements du classique feu d'artifice qui terminait cette journée.

L'AMITIÉ FRANCO-SUISSE

Venus de tous les cantons helvétiques, 3.500 membres des associations folkloriques suisses étaient samedi dernier les hôtes de Paris, où ils ont défilé sur le parvis Notre-Dame dans leurs pittoresques costumes. La foule parisienne a également applaudi le grand concert qu'ils ont donné sur la place de l'Hôtel-de-Ville avec la participation de leurs chorales réputées. S'étant rendus en cortège dimanche matin sur la tombe du Soldat inconnu pour y déposer une plaque de bronze, nos voisins sont allés à Versailles, où après avoir visité le château ils ont offert au public dominical le régal de leurs danses folkloriques.

L'impressionnant spectacle qui s'offre aux regards du voyageur au sommet du col de Bavella émeut même les moins sensibles.

LA CORSE SAUVÉE PAR LE TOURISME (*)

par Jean Hureau

Nous avons traité dans notre dernier numéro de l'économie actuelle de la Corse, dont l'exode d'un sixième de la population en dix ans donne la mesure de la pauvreté.

A cette situation le tourisme peut, dans une large mesure, porter remède. Mais tout est à faire, à faire rapidement et suivant des conceptions originales, adaptées à cette terre et à ce peuple très particuliers. L'actuel préfet, M. Maurice Papon, a longuement étudié le problème : ses premières réalisations dans le domaine hôtelier, « les logis corses », promettent d'être efficaces. Mais l'action à entreprendre doit toucher également d'autres domaines que nous allons effleurer aujourd'hui.

Il est un problème capital pour l'avenir touristique de la Corse dont on ne parle généralement qu'à voix basse, avec des mines de circonstance : l'insalubrité de certaines régions. Dans l'île les indigènes, même ceux dont le regard se trouble et dont les mains tremblent, nient l'évidence et vous assurent qu'il n'y a ni malaria ni fièvre de Malte. Sur le continent des Corses émigrés vous promettent toutes les calamités (de même qu'ils vous affirment que vous mourrez de faim, le ravitaillement étant déplorable : ce qui est archifaux).

LUTTE SYSTÉMATIQUE CONTRE LA MALARIA

Le curieux c'est que les uns et les autres agissent par amour de leur pays. En fait ils lui font la plus néfaste des propagandes. Les émigrés n'ont pas compris que seul le tourisme peut régénérer la Corse, cette Corse qu'ils ne voudraient pas voir exposée aux souillures « étrangères ». Les indigènes voient d'un bon œil le commerce des touristes de passage, mais ne comprennent pas que si par malheur l'un de ceux-ci ramène le paludisme comme souvenir de vacances il deviendra sur le continent un témoin-épouvantail pour les postulants au voyage.

Alors que la vérité est si simple ! Ne parlons pas de la fièvre de Malte, qui se transmet par le lait de chèvre cru et qui n'atteint que très rarement le Continental.

La malaria fut toujours propagée en Corse. Avant guerre le mal était circonscrit dans la plaine d'Aléria, sur la côte est. Pendant cinq ans les services qui luttaient pour résorber cette zone se trouvèrent dans l'impossibilité d'agir. Pour d'autres raisons encore les anophèles porteurs de germes se répandirent dans toutes les contrées marécageuses de l'île. Aujourd'hui toute lagune, tout estuaire, toute plaine basse à proximité d'eau stagnante (Ponte-Leccia, en plein cœur de l'île, par exemple) doit être tenu pour suspect et dangereux.

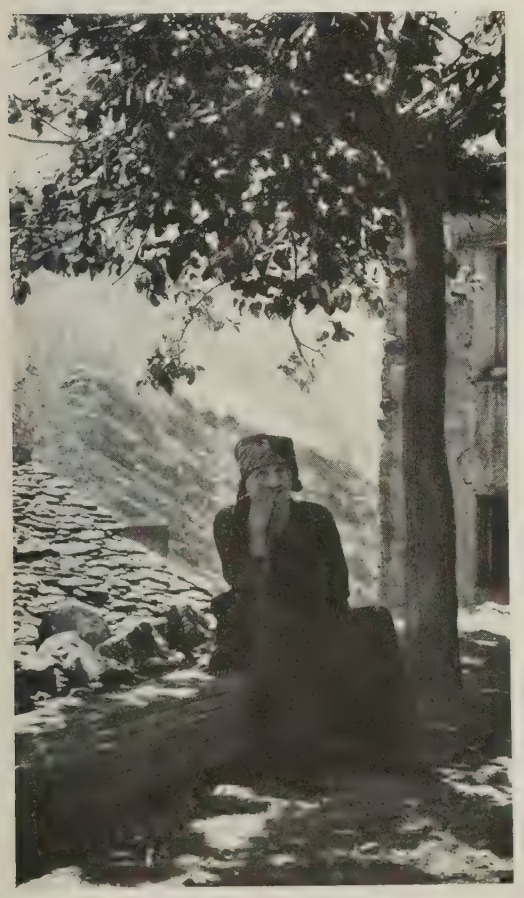
Est-ce à dire qu'il faut se cantonner dans la montagne ? Ce serait une grossière erreur. On peut fort bien séjourner partout en prenant la précaution élémentaire d'absorber une fois par semaine trois pastilles de « quinacrine » ou d'un équivalent.

De leur côté les services officiels reprennent la lutte. Dans le car qui nous « descendait » à Bonifacio on nous dit : « Vous allez voir ce que vous n'avez jamais vu : une ville sans mouches ! » La citadelle du Sud fut en effet choisie en juin dernier par les services de Santé comme premier terrain de combat et premier champ d'expérience. La technique adoptée consista essentiellement en une pulvérisation massive de D. D. T. dans toute la ville, dans toutes les pièces de chaque demeure.

Ce fut une victoire totale. Actuellement la lutte tant contre les insectes adultes que contre les larves est portée ailleurs, notamment à Porto, avec des moyens accrus.

(*) Voir *France-Illustration* du 2 juillet.

CES ARCS-BOUTANTS QUI DONNENT A BONIFACIO UN CARACTÈRE ORIENTAL MÈNENT L'EAU DES TOITS VERS DE PROFONDES CITERNES QUI ONT PERMIS DE SOUTENIR DES SIÈGES MÉMORABLES.



VIEILLE MONTAGNARDE DE LA RÉGION D'ASCO.

UN BON RÉSEAU ROUTIER EST NÉCESSAIRE

Le troisième point sur lequel doit porter l'effort de mise en valeur touristique de la Corse est sans doute le plus onéreux, sinon le plus difficile à réaliser : il s'agit de la remise en état, de la modernisation, du développement du réseau routier et de l'accroissement des moyens de communication.

L'île compte actuellement 2.800 kilomètres environ de routes considérées comme carrossables. Réseau important, remarquons-le. En fait seules les trois grandes routes présentant un intérêt principalement économique : Bastia-Porto-Vecchio, Ajaccio-Sartène-Bonifacio, Bastia-Ajaccio, sont en parfait état. On travaille même en maints endroits à leur élargissement et à la suppression des virages.

Que dire des routes purement touristiques ? La splendide route en corniche Calvi-Porto procure des émotions gratuites aux voyageurs sensibles. L'état calamiteux de la route Bavella-Solenzara ne permettait plus l'an dernier aux cars de desservir le site sans doute le plus extraordinaire de l'île. A Asco, ce village de montagne que d'aucuns surnomment le « Zermatt de la Corse », une route de gorges, dans un état pénible (1), dessert le village alors que pour la mise en valeur d'un des plus beaux sites de l'île une bonne chaussée devrait pousser 4 kilomètres au delà, jusqu'à l'orée de la forêt de Carozica, dont les futaies s'élèvent sur les flancs d'un cirque grandiose, couronné par les hautes aiguilles du massif du Cinto.

A quoi bon multiplier les exemples ? Tout cela est connu et l'on commence à travailler. Les tonneaux de goudron sont stockés dans des parcs au long des routes. La caillasse de remblai commence à s'amonceler. La lenteur des travaux tient surtout au manque de main-d'œuvre. C'est avec plaisir que le touriste découvrait cependant, dès cet été, des tronçons de route parfaits comme les dix kilomètres de route forestière qui de Zonza montent au col de Bavella. En dehors de ce travail considérable on met au point ce qui n'exige pas de crédits : par exemple établir un plan de coordination dont l'urgence s'impose.

(1) 1.400.000 francs viennent d'être alloués pour la remise en état de cette route.

FACILITER L'ACCÈS A TOUS LES TOURISTES

La solution au problème des chemins de fer évoqué plus haut est imminente. Les communications « passagers » avec le continent ont été grandement améliorées cette saison grâce à la Transat, chargée depuis mai 1948 de la gestion de la ligne. Une magnifique unité de 4.478 tonneaux, sortie des chantiers au début de l'année,

HUIT CENTRES D'EXCURSIONS OFFRENT AUX TOURISTES DES SITES D'UNE ÉTONNANTE VARIÉTÉ.

LES ABONDANTES CHÈVRES DE L'ILE FOURNISSENT AUX CORDIERS D'ASCO LA MATIÈRE PREMIÈRE.

le *Commandant-Querré* (mille places), fut affectée à ce service. On enregistra 101.000 passages en quatre-vingt-neuf voyages de juin à septembre. Pour l'an prochain la Transat compte mettre en service le *Pascal-Paoli,* navire de la même classe, cependant que des unités comme la *Ville-d'Ajaccio* seront modernisées. Peu à peu l'on généralisera la classe unique : remplacement des cabines par des fauteuils Pulmann. Pas de difficultés donc de ce côté.

Toutefois il est indispensable de procéder dès maintenant à des réductions de tarif pour le passage des canoës et des automobiles de tourisme. 11.000 francs aller et retour pour une 11 CV et 4.500 francs pour un canoë canadien rebutent des centaines de touristes tentés par les rivages de l'île de Beauté.

Les liaisons aériennes furent bi-quotidiennes lors de la dernière saison. Les « Languedoc » d'Air France transportèrent 8.200 passagers de juin à septembre. Il y a lieu d'ajouter à ce trafic de nombreuses liaisons effectuées par des compagnies locales.

INITIATIVES HEUREUSES

Pour être efficace un plan de mise en valeur touristique ne doit négliger aucun détail susceptible de répondre à l'attente de gens qui en échange de leur commerce veulent trouver toutes facilités pour assouvir leurs désirs d'évasion, de détente, d'oubli. C'est sous cet angle qu'il faut considérer l'importance des initiatives suivantes.

Sous l'impulsion du Comité national des sentiers de grande randonnée et sous la direction de compétences locales telles que le maire d'Asco ou le président du syndicat d'initiative de Corte, des jeunes du Touring-Club de France ont reconnu des itinéraires de montagne en vue d'un jalonnement standard dont la réalisation doit commencer incessamment. Grâce aux traces de peinture et aux fléchettes G. R. — uniformes pour toute la

historiques, qui s'en retourne avec seulement le souvenir, d'ailleurs fort agréable, de la succulence des langoustes pêchées dans les hauts-fonds du détroit !

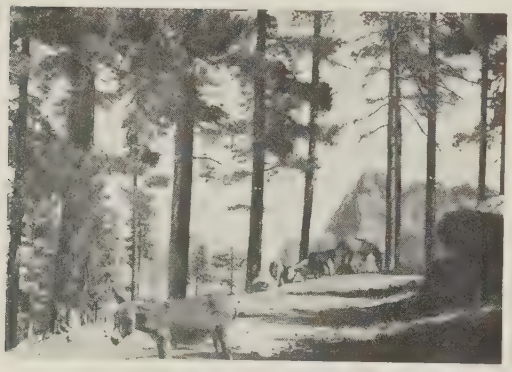
Reste la propagande générale. Toutes les affiches, tous les dépliants que pourrait éditer l'administration seront loin d'être aussi efficaces, quel que soit le soin qu'on apportera à leur présentation, que l'opinion des voyageurs qui une fois ont séjourné en Corse et ont goûté les charmes de son hospitalité.

LE TOURISME, AVENIR DE LA CORSE

Car cette île est vraiment extraordinaire. Tous ceux qui en reviennent après l'avoir parcourue intelligemment peuvent en porter témoignage. Son attirance est faite peut-être davantage d'étrangeté que de beauté pure. Elle n'est point belle au sens classique du mot. Avant de partir un ami me disait : « Vous verrez, c'est lunaire ! » Il voulait dire que l'on s'y sent infiniment loin de tout le déjà vu. Bien sûr la baie de Calvi a un charme « antillais », la courbe pure et dorée de la plage de la Solenzara est « polynésienne », si l'on veut... mais où éprouve-t-on un choc semblable à celui qui secoue le plus rustre lorsqu'il émerge au-dessus du col de Bavella ? Où peut-on ainsi passer, trois fois en une semaine, du domaine bouleversé où vivent les mouflons et les aigles aux promenades ombragées de palmiers longeant une mer nacrée et violette ? En quel pays les êtres font-ils à ce point partie du paysage que, dès les premiers contacts, on ne puisse plus concevoir l'un sans les autres ?

Paysages rudes, violemment colorés, et êtres hospitaliers, paisibles. Tous deux difficilement pénétrables, mais combien attachants !

La Corse possède par ses possibilités touristiques un capital considérable, inaliénable. En



A LA BELLE SAISON LES ANIMAUX DOMESTIQUES VONT EN LIBERTÉ DANS LE MASSIF DE BAVELLA.

AU CENTRE D'UN MODESTE DOMAINE ON RENCONTRE PARFOIS UN RICHE TOMBEAU FAMILIAL.

LA RENOMMÉE QUASI MONDIALE DE CE SITE FAMEUX DES CALANCHES N'EST PAS SURFAITE.

PLACE GAFORI, A CORTE, ON VOIT ENCORE LA TRACE DES BOULETS QUE LANÇAIENT LES GÉNOIS.

France — tout marcheur sera à même de visiter, sans risque de s'égarer, les sites sélectionnés aujourd'hui inaccessibles sans guide.

Les cartes dites d'état-major, loin d'être à jour, sont pour le randonneur sportif une source d'erreurs. Mais l'Institut géographique national refait depuis deux ans le nivellement de la Corse. D'autres cartes touristiques sont envisagées.

Les refuges de montagne sont peu nombreux, mais le Club alpin français et les quelques insulaires qui se livrent aux joies du ski, aidés par des officiers de l'armée, ont élevé ou remis en état un certain nombre de cabanes. Il n'en reste pas moins que quelques autres seraient utiles.

A propos des S. I. il nous semble regrettable que les quelques-uns existant actuellement ne jouissent pas d'une autonomie fédérale et dépendent de la Fédération des S. I. de la Côte d'Azur. Nous n'ignorons pas que leur création et leurs « initiatives » sont rendues difficiles, trop souvent, par des questions de préséance locale, de chapelle, de clan. Il faudrait les mutiplier et les rendre plus actifs, peut-être en créant un concours, une émulation entre les différents centres touristiques. Le touriste doit trouver des centres d'accueil et de documentation. Une ville comme Bonifacio est un exemple typique : des milliers de touristes y passent chaque été ; quelques dizaines seulement sans doute ont pu par hasard admirer la collection de tableautins de l'église Saint-Dominique. Aucun organisme officiel et compétent ne guide le passant non averti, et peut-être trop peu curieux des richesses

chiffrer le revenu ne peut évidemment se faire que par large estimation. Voici quelques chiffres habituellement admis :

Avant guerre 50.000 à 60.000 touristes fréquentaient l'île chaque année. En 1947 16.000 revenaient déjà. Dès 1948 le chiffre d'avant guerre est atteint : 50.000 touristes dont il n'est pas exagéré de penser que chacun a dépensé dans l'île un minimum de 10.000 francs, soit un « chiffre d'affaires » pour le département de plus d'un demi-milliard.

Il est intéressant de remarquer que cette importation de capitaux due au tourisme est presque égale au revenu de l'ensemble des exportations du département (622.444.000 francs en 1948, pour 43.000 tonnes de marchandises). Dès maintenant le tourisme peut donc être considéré comme la principale source de richesse de l'île.

Il n'est pas osé de penser que si le plan dont nous nous sommes fait ici l'écho se réalise rapidement et si, d'autre part, l'initiative privée s'engage dans la voie des réalisations, telle celle de l'Ile-Rousse, où les touristes peuvent trouver un confort appréciable dans un hôtel placé sous le signe napoléonien, ces chiffres peuvent être triplés, quintuplés peut-être. Alors le travail ne manquera pas. Alors peu à peu la Corse renaîtra. Ses enfants ne la fuiront plus.

En notre siècle de mécanisation et de déshumanisation on aura vu ce miracle : par la vertu d'un ciel radieux, par la simple beauté de la nature les loisirs de quelques-uns permettant à d'autres hommes de retrouver le bonheur.

M. V. Auriol et R. Pouly, pianiste prodige.

Dans la belle cour d'honneur du Palais-Royal illuminé allaient être dansés les « lanciers ».

LA NUIT DU CONSEIL D'ÉTAT

Paris, qui connaît en ce moment une animation exceptionnelle, a vu, après tant d'autres nuits féeriques, la Nuit du Palais-Royal.

Autrefois résidence du Régent, puis des princes d'Orléans, puis de « Plon-Plon », le prince Jérôme, aujourd'hui siège du Conseil d'Etat, le Palais-Royal a retrouvé le 24 juin son faste d'antan, son air de fête. Mais aucun de ses maîtres princiers n'avait pu autant apprécier la belle architecture du palais, mise en valeur par un éclairage savamment distribué.

M. René Cassin, vice-président du Conseil d'Etat, recevait ses hôtes dans ces salons redoutés pour leur austérité et transfigurés pour cette soirée. La bibliothèque, haut lieu de la pensée administrative, tendue de vert et de rouge, parée de fleurs et de lumières, accueillait toutes les grâces de la société parisienne. La perfection ne consiste-t-elle pas à marier parfois fantaisie et travail, sérieux et plaisir ? Et, comme l'a si judicieusement écrit Paul Valéry, ne faut-il pas de temps à autre « cesser d'être clair pour devenir léger » et « tenter de changer sa liberté de jugement en liberté de mouvement » ?

Le président de la République vint par sa présence honorer une fête que nous souhaiterions marquer la naissance d'une nouvelle tradition parisienne. Parmi les attractions, d'une rare qualité, un quadrille des lanciers dansé dans la cour d'honneur par trente-deux danseurs choisis parmi les membres du Conseil d'Etat et leur famille fut particulièrement apprécié. Les robes 1860 et les tenues militaires dans le cadre de la colonnade relevaient l'intérêt d'un spectacle dont les invités, répandus sur les galeries, apprécièrent, agréablement surpris, l'originalité et la perfection classique.

Les danseurs évoluent a l'aise dans la salle Napoléon, siège de la section du contentieux.

Le French Cancan dans la cour d'honneur.

Mmes Nicolay, de Clapiers, Chardeau, Tricot.

La Mode en Vacances.

PAR RENÉE DERIF

VACANCES... On vous habille de toutes les couleurs de la joie... Joie de partir, joie de changer de vie, joie de laisser les cérémonieuses tenues de ville pour les libres tenues de plein air.

Cette année on doit emporter surtout des robes de percale, de shantung ou de toile. La percale si longtemps négligée fait un retour triomphant, unie ou imprimée, pour les robes de plage et de campagne.

Les maillots de bain en percale imprimée de grandes fleurs stylisées en deux coloris sont très seyants en deux-pièces : soutien-gorge et slip, celui-ci venant quelquefois se croiser devant en un drapé serré. Il est très nouveau de le compléter d'un grand pan de tissu qui peut se déployer pour s'enrouler en une amusante jupe, plus courte d'un côté. Par contre le deux-pièces en piqué blanc est net mais s'agrémente d'une frange de petits pompons de coton blanc. Les maillots en lastex, satin ou jersey d'une seule pièce affinent la silhouette, surtout en noir.

Pour le bain de soleil ou les jeux de plage, le short en percale rayée de deux tons s'accompagne d'une veste en uni assortie à l'un d'eux.

A LA PLAGE

HEIM.

Amusante tunique de coton noir sur un short rayé jaune et noir.

BRUYÈRE.

Pantalon corsaire de toile rouille ; marinière en vichy à carreaux.

CARVEN.

Maillot lastex vert et blanc ; peignoir tissu éponge rayé vert et blanc.

BALMAIN.

Ensemble en piqué blanc. Large ceinture et coiffure en coton rayé.

AU CASINO

NINA RICCI.
Grande robe du soir en tulle rose, jaune et vert ; corsage et jupe brodés et pailletés.

JEAN DESSÈS.
Cette élégante robe du soir asymétrique est en taffetas blanc imprimé de pois marine.

Les chemisiers de sport en uni se portent avec le pantalon « corsaire » ou encore avec la culotte de garçonnet en écossais, très nouvelle ainsi que l'ensemble de percale imprimée d'un dessin linéaire dans les tons des cotonnades africaines. On peut y ajouter une jupe mobile, large et fendue devant ou sur un côté, qui permettra de quitter la plage, à moins qu'on ne préfère le grand manteau qui découvre tout juste les sandales de bois laqué ou de vernis noir et qui se glisse aussi sur le soutien-gorge et le short de même tissu. Il est également chic de porter la robe de la « vagabonde » en percale noire, très échancrée, qui laisse apercevoir un short rayé de tons vifs, ou d'ajouter une grande ceinture de couleur sur un ensemble de toile blanche.

La marinière de toile à manches négligemment roulées se porte le plus souvent sur un pantalon corsaire d'un coloris opposé, tandis que le long pantalon de lainage se complète d'un pull de jersey de laine d'un ton plus clair, en camaïeu. Le pantalon qui laisse apercevoir la cheville est très nouveau quand il est étroit.

Malgré tous les plaisirs de la plage il n'est pas dit qu'on doit négliger les robes, qu'on mettra plus volontiers l'après-midi. Robes ouvertes à épaulettes qui se complètent d'un boléro ; robes chemisier à raies en rouge et blanc, gris et blanc ou bleu et blanc ; robes deux-pièces en toile unie ou chinée, brodée de motifs blancs ou ton sur ton, ou en shantung travaillé de plis qui fournissent une basque décollée sur une jupe également plissée ; robes de percale ou toile noire égayées d'une large base dans un coloris écaille ou en piqué blanc rappelant le col. Et voici les trois pièces : blouse et jupe de toile avec deuxième corsage décolleté laissant les épaules nues et faisant office de bain de soleil autant que de corsage du soir.

Pour les petites soirées, la robe courte de piqué blanc ou de toile de couleur tendre est rehaussée de petits motifs brodés d'or ou de larges paillettes en semis depuis les épaules jusqu'à mi-jupe. La combinaison du corsage différent de la jupe est plus en faveur que jamais et a l'avantage de pouvoir se renouveler facilement.

Les soirs de gala la grande robe blanche en organdi, satin ou tulle sera toujours parfaite. Le tulle est grand favori et se brode de petites roses en semis ou d'une poussière de diamants. Les superpositions de tulle de tons suaves, vert, rose et bleu, ou rose et gris, ou encore de plusieurs tons de bleu sont très vaporeuses avec les larges écharpes assorties qui protègent les épaules aussi bien que les cheveux.

Les grandes jupes mobiles en tulle ou mousseline s'ajoutent sur des robes courtes, et pour le bain de minuit on glisse une simple et longue jupe en voile blanc ou noir sur un slip de même ton, tandis que le soutien-gorge est brodé de paillettes ou de perles d'argent. Les naïades et sirènes de la légende auront de bien dangereuses concurrentes cette année.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Le crépuscule des Wittelsbach

MAINTENANT que les nations et les peuples sont entrés eux-mêmes dans l'ère des bouleversements et des catastrophes, je ne sais si les lecteurs des nouvelles générations sont encore sensibles aux drames historiques qui ont atteint certaines familles régnantes. Peut-être — après tout — puisque l'affaire légendaire de Mayerling est devenue une sorte de roman-cinéma qu'on met aussi bien à l'écran qu'en feuilleton. Mais il y a bien d'autres choses que Mayerling dans l'histoire des Wittelsbach à la fin du siècle dernier. Il semble que la famille royale de Bavière ait été alors le jouet d'une fatalité comparable à celle qui frappe les Atrides ou la lignée d'Œdipe dans la légende grecque. La folie et la mort du roi Louis II, l'assassinat de sa sœur l'impératrice Elisabeth d'Autriche encadrent tragiquement le suicide de l'archiduc Rodolphe. La maison de Habsbourg entre avec celle de Wittelsbach dans cet orbe sanglant. La dramatique aventure de Maximilien d'Autriche au Mexique, la folie de sa femme l'impératrice Charlotte, plus tard l'assassinat de Sarajevo apportent un sinistre complément aux malheurs de la dynastie bavaroise. Entre Vienne, Munich et Bruxelles, on ne sait quelles furies poursuivent de leurs coups les princes, les princesses, les rois, les empereurs.

Je n'ai pas encore lu d'ouvrage plus évocateur de cette histoire que les souvenirs de la comtesse Larisch von Wallersee-Wittelsbach, intitulés *les Secrets d'une maison royale* (Payot). C'est un livre passionnant, où la petite histoire jette maintes lueurs sur la grande, dont les chapitres dépassent pour la plupart en romanesque ce que le romancier le plus inventif pourrait imaginer. L'auteur a un réel talent, et surtout elle est douée d'un tempérament et d'un caractère qui l'élèvent très au-dessus d'un simple témoin.

Vit-elle encore ? Malgré l'insuffisance de la chronologie (c'est un petit défaut que je reprocherai à cet ouvrage), on peut calculer qu'elle aurait aujourd'hui quatre-vingt-dix ans environ. Mais ses souvenirs s'achèvent bien avant la dernière guerre, et rien ne nous permet de discerner si l'édition française, maintenant portée à notre connaissance, est la traduction d'un livre qui daterait d'au moins dix ans, ou bien si la comtesse Larisch, toujours de ce monde, aurait décidé à une date récente de divulguer cette moisson de souvenirs.

Disons d'abord qui elle est. Fille du duc Louis de Bavière, elle appartient à une branche cadette des Wittelsbach. Le terme branche cadette est d'ailleurs inexact : si cette lignée l'est devenue, c'est parce que le duc Louis renonça à son droit d'aînesse à la suite de son mariage avec une actrice, Henrietta Mendel, qui fut faite en cet honneur baronne de Wallersee. Marie de Wallersee-Wittelsbach, comtesse Larisch, se flatte d'être un enfant de l'amour. Elle ajoute à ce propos : « Le drame des « enfants de l'amour » royaux est encore à écrire. Peut-être apporterai-je une faible contribution à ce chapitre discutable de la morale d'hier. J'en ai certainement vu un assez grand nombre pour aborder ce sujet avec autorité. »

Cette autorité s'impose au lecteur d'un bout à l'autre du volume. D'abord les parents plus ou moins secrets des enfants en question sont d'augustes personnages que la comtesse Larisch a connus dans l'intimité. Elle est la nièce du roi Louis II de Bavière, de Maria, la dernière reine de Naples et des Deux-Siciles, de l'impératrice Elisabeth, donc, par alliance, de l'empereur François-Joseph d'Autriche. Elle a vu se conclure des mariages dynastiques, comme celui de sa tante Maria qui a épousé par procuration un fiancé dont elle n'avait vu que la photographie. Elle-même a été mariée contre son gré au comte Larisch, un seigneur silésien, qu'elle déclare avoir trompé de grand cœur. Mais le seul chapitre de ses propres aventures est déjà copieux, avec son second mariage, qui a fait d'elle la femme d'un chanteur d'Opéra, puis sa vie dangereuse à Munich, au temps de la révolution de Kurt Eisner, à la fin de l'autre guerre, enfin son voyage en Amérique, avant qu'elle ne vienne se retirer dans sa Bavière natale. La comtesse Larisch a eu une existence agitée.

Mais elle a été le témoin de bien d'autres agitations. L'impératrice Elisabeth — tante Sissy, comme elle l'appelle — l'a prise pour confidente pendant plus de dix ans de sa vie. Elle a connu à ce titre le secret de la naissance de deux enfants naturels de l'impératrice. La figure de celle-ci est au centre de ses souvenirs et la comtesse Larisch en trace un remarquable portrait. Il n'y avait pas seulement du romanesque mais une sorte de tempérament révolutionnaire chez la princesse, qui avait voulu devenir l'épouse de François-Joseph et qui subit comme une captivité l'atmosphère de la cour de Vienne. Les desseins politiques et les caprices sentimentaux se mêlent curieusement dans ses rapports avec certains représentants de l'aristocratie hongroise. Tenez compte en outre d'une âme superstitieuse, obsédée par certaines légendes qui concernent sa famille et par d'étranges prémonitions.

Quant au drame de Mayerling, la comtesse Larisch se défend comme d'une calomnie de la façon dont on l'a mêlée à l'affaire. Non qu'elle eût été à l'écart de la tragédie. Au contraire elle révèle que son cousin Rodolphe avait fait d'elle, quinze jours avant le suicide, la dépositaire d'un coffret d'acier qui contenait le secret de la mystérieuse histoire. Et ce secret serait politique. Un complot du fils contre le père aurait motivé par son échec le désespoir du conspirateur princier. Pour une part, tout au moins — l'autre part venant encore d'un « enfant de l'amour ». Non pas celui dont Marie Vetsera était enceinte probablement. Mais un fils de Rodolphe et d'une princesse russe, descendante illégitime elle-même d'Alexandre II.

Cet héritier du sang des Habsbourg, des Wittelsbach et des Romanov vivrait encore aujourd'hui, sous le nom d'un citoyen américain. Vous suivrez vous-même les pistes que le livre de la comtesse Larisch ouvre dans le monde contemporain. Il y en a de vertigineuses.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Suréna

QUI chercherait à se persuader que le sort des pièces de théâtre est aussi incertain que sujet à revision pourrait tout d'abord considérer l'exemple de *Suréna*. Créée à l'hôtel de Bourgogne le 11 décembre 1674, cette tragédie de Corneille tomba si complètement que sa représentation du 13 juin 1949 à la Comédie-Française ne fut que la vingt-troisième. Le père du *Cid* et d'*Horace* s'était-il à ce point trompé ? Avait-il, avec les années, perdu tout son génie ? Non pas, car *Suréna* non seulement contient quelques-uns de ses vers les mieux frappés, mais encore l'action en est menée avec adresse, le développement de la situation est rigoureux et la psychologie amoureuse s'y est répandue en plaintes parmi les plus pathétiques qu'on ait entendues sur la scène :

Quand on a commencé de se voir malheureuse,
Rien ne s'offre à nos yeux qui ne fasse trembler :
La plus fausse apparence a droit de nous troubler ;
Et tout ce qu'on prévoit, tout ce qu'on s'imagine
Forme un nouveau poison pour une âme chagrine.

Et encore :

Je sais ce qu'à mon cœur coûtera votre vue ;
Mais qui cherche à mourir doit chercher ce qui tue.

On a voulu expliquer l'insuccès de *Suréna* en observant que Corneille avait eu le propos d'écrire une tragédie racinienne et qu'à une imitation de Racine les contemporains étaient fondés à préférer l'original. Mais cette explication ne résiste pas à l'examen. La vérité, c'est que lors de la création de *Suréna* Corneille était passé de mode.

Et, cependant, à reprendre *Suréna* acte par acte, on y découvre, dans une sûre progression, une suite de scènes dignes des meilleurs moments du grand tragique. Au premier acte la scène entre Eurydice et Palmis est un modèle d'exposition ; celle qui suit, entre Suréna et Eurydice, pose le problème dans toute son ampleur, par l'incertitude où elle nous laisse du destin des deux amants. Au second acte Pacorus, après avoir confié à Suréna ses doutes sur l'amour qu'Eurydice devrait lui porter, apprend de celle-là même qu'elle aime ailleurs. Elle le renvoie à Palmis, il feint de s'y prêter, mais l'acte III fait éclater la crise entre le roi Orode et Suréna. Pacorus a appris que Suréna est son heureux rival dans le cœur d'Eurydice et tranche dans le vif.

Suréna, je me plains et j'ai lieu de me plaindre...

Le vainqueur de Crassus est dès lors condamné, et le cinquième acte consommera sa perte, après une suite de scènes dures et denses, jusqu'au cri de révolte final :

Suspendez ces douleurs qui pressent de mourir,
Grands Dieux ! et dans les maux où vous m'avez plongée,
Ne souffrez point ma mort que je ne sois vengée !

On a fait remarquer que ce dernier vers que Corneille ait écrit pour la scène pouvait être interprété comme un appel aux générations futures qu'il conviait à reviser son procès. Ce n'est là qu'une vue de l'esprit, si séduisante soit-elle, mais il apparaît bien aujourd'hui que *Suréna* méritait le succès qui lui fut refusé.

La Comédie-Française a monté *Suréna* avec un soin et une intelligence à quoi il convient de rendre hommage. Ç'a été une fort heureuse idée de vêtir les interprètes, comme au XVII[e] siècle, d'habits de cour et de robes à falbalas. Ils ont d'ailleurs, dans l'ensemble, vaillamment défendu le vieux maître. M[me] Louise Conte, Eurydice bien-disante, s'est placée en tête de la distribution par des qualités de noblesse et d'émotion sans emphase, qui sont d'une tragédienne née. M. Jean Chevrier est un Suréna à la fois barbare et discoureur, à qui ses larges épaules donnent l'assurance du général victorieux. Il a fort bien usé de tous ses moyens. M. Maurice Escande, malgré son beau métier, m'a paru manquer un peu de conviction. Un bon point, pour terminer, à M[lle] Thérèse Marney, sympathique Palmis.

DE GAUCHE A DROITE : THÉRÈSE MARNEY, LOUISE CONTE, MAURICE ESCANDE ET JEAN CHEVRIER DANS « SURÉNA », A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

PETITES CHRONIQUES

LA KERMESSE AUX ÉTOILES

Pendant deux jours et deux nuits, la kermesse organisée par les anciens de la 2e D. B. au profit des œuvres sociales de la glorieuse division s'est déroulée au jardin des Tuileries sous un beau ciel d'été. Tout ce que Paris compte comme vedettes et âmes généreuses participait à la fête dans une atmosphère de cordiale bonne humeur. Du côté officiel, M. Vincent Auriol y fut accueilli par Mme Leclerc de Hauteclocque, à qui la foule rendit un hommage aussi émouvant que déférent. Le succès sans précédent de la « Kermesse aux étoiles » est un témoignage magnifique de la solidarité et de la reconnaissance de Paris qui se souvient.

DE MANET A NOS JOURS

« De Manet à nos jours » : tels sont le titre et le thème d'une importante exposition qui a été inaugurée le 28 juin à Buenos-Aires, et dont les éléments par la suite seront transportés dans d'autres capitales de l'Amérique du Sud. Organisée sous les auspices de notre ministère des Affaires étrangères, elle comprend 130 tableaux d'artistes de notre pays et montre quelle a été l'évolution de la peinture chez nous depuis près d'un siècle. Les œuvres exposées ont été pour la plupart empruntées à des collections particulières ; quelques-unes ont été prêtées par des musées de Paris ou de province.

Nous parlerons prochainement de cette très intéressante manifestation et nous reproduirons quelques-unes des toiles qui sont montrées à nos amis d'outre-mer.

DE KABOUL AU GOLFE PERSIQUE

Sous ce titre François Balsan publie chez Grasset la suite de son ouvrage : *Dans le secret du Béloutchistan.* Il retrace sa randonnée pleine d'imprévus à travers le Nord de l'Inde, l'Afghanistan, le Béloutchistan, l'itinéraire modifié selon les circonstances, le trajet en auto ou à dos de chameau, sur des pistes nouvelles ou dangereuses. Cela se passait en 1937. Mais la censure, sous l'occupation, imposa à François Balsan de telles mutilations de son texte qu'il préféra attendre des jours meilleurs pour publier son récit. Il n'en est que plus intéressant de constater qu'à plus de dix ans d'intervalle tout se passe encore de la même façon dans les pays à évolution lente traversés et décrits par l'auteur.

Nos lecteurs ont pu apprécier le talent de conteur de F. Balsan, son style vivant, coloré et précis, qui convient si bien au récit de ces aventures vécues.

LOUIS GARROS

Le général

CAMBRONNE

Une vie ardente et mouvementée, une époque historique, des anecdotes pittoresques

Voir "France-Illustration" du 21 mai 1949

Un volume illustré.. .. 450 fr.

CALMANN-LÉVY

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA QUESTION RELIGIEUSE EN EUROPE OCCIDENTALE :

Roger Latu, *l'Eglise derrière le rideau de fer* (Edition de la Bonne Presse, 174 pages). Un tableau extrêmement sombre des persécutions dont les catholiques sont l'objet dans les pays soumis à la domination soviétique. « Le peuple ne peut être neutre à l'égard de la religion, a dit Staline, et il fait une propagande antireligieuse contre tout préjugé religieux. »

Bien qu'inscrite dans la constitution de l'U. R. S. S., la liberté du culte n'existe pratiquement pas pour la religion catholique : elle se réduit à la tolérance d'une seule église à Moscou, destinée au corps diplomatique et fréquentée par quelque vingt mille émigrés lituaniens et polonais. Dans les anciens pays baltes une grande partie du clergé a été déportée ou incarcérée. En Lituanie il est réduit à un tiers de ce qu'il était avant guerre.

En Pologne l'Eglise jouit officiellement de la liberté, mais le fait qu'elle constitue le principal obstacle à l'extension du communisme l'expose à la toute-puissante hostilité du parti. Elle est, comme dit l'auteur, semblable à la statue de Notre-Dame de Varsovie, demeurée debout au milieu des décombres après le bombardement de la ville.

En Tchécoslovaquie le clergé est en train de subir un assaut qui risque de lui faire perdre le peu de droits qui lui restent ; le gouvernement favorise en revanche les mouvements schismatiques « nationaux ». Comme en Hongrie, en Roumanie, en Albanie, l'offensive contre les prêtres, sous couleur d'espionnage, de complot ou de trafic des devises, obéit au même mot d'ordre : discréditer le Vatican et essayer de détacher le clergé de son obédience en le présentant comme l'ennemi des démocraties populaires et l'agent de l'impérialisme américain.

En Roumanie la campagne contre l'Eglise a pris une forme plus douloureuse en obligeant plus d'un million d'uniates (catholiques de rite grec) à retourner à l'orthodoxie.

Bref, dans toute l'Europe orientale on assiste à un processus d'asservissement qui rappelle l'ère des persécutions. « L'avenir, conclut l'auteur, n'a jamais appartenu aux bourreaux, mais à leurs victimes. »

L'HISTOIRE COLONIALE :

P.-I.-R. James, *les Jacobins noirs, Toussaint Louverture et la Révolution de Saint-Domingue,* traduction Pierre Naville (Gallimard, XIX-364 pages). Une histoire assez peu étudiée jusqu'ici ; l'auteur a mis en œuvre une documentation de première main, utilisant notamment les archives françaises et anglaises. Toussaint Bréda était fils d'un chef de clan africain capturé par un négrier. Son surnom de Louverture lui vient soit de ce qu'on aurait dit de lui qu'il « réussirait une ouverture n'importe où », soit, plutôt, d'une brèche dans sa denture.

Il est petit, laid, mal bâti, mais d'une vigueur physique à toute épreuve. A soixante ans, il parcourt cent vingt-cinq milles par jour; c'est le meilleur cavalier de Saint-Domingue. Un peu mystérieux, étonnamment maître de lui-même, ce sera le personnage central de la révolution coloniale.

Mirabeau avait dit que les colons dormaient au bord d'un Vésuve. Louverture parle le langage de la révolution : « Ne soyez que vertueux, dit-il, et vous serez Français et bons citoyens ! »

En dix ans il se rend maître d'une île aussi grande que l'Irlande. Blessé dix-sept fois, il dort deux heures par nuit, déjeune de deux bananes et d'un verre d'eau. Nul personnage, sauf Bonaparte, n'a de son temps fait une carrière plus rapide.

Arrêté par les Français et interné au fort de Joux, on le trouve mort un matin d'avril 1803 dans son fauteuil.

ALBERT MOUSSET.

FESTIVAL HAMLET

Depuis 1937 le Théâtre National danois en plein air organise chaque année un festival Hamlet : le premier fut monté par Laurence Olivier avec la troupe de l'Old Vic ; au cours des années suivantes, des acteurs norvégiens, finlandais et allemands furent chargés de présenter leurs différentes interprétations de Shakespeare. Cette année, pour la première fois dans l'histoire, un groupe d'acteurs américains du Théâtre d'Etat de Virginie a remporté un vif succès en jouant *Hamlet* dans le décor de la cour du château de Cronberg à Copenhague, en présence de nombreuses personnalités diplomatiques.

DANS LE MONDE DU THÉATRE

Au siège de la société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, et en présence du président, M. Roger-Ferdinand, M. Henri Friol, directeur du cabinet de M. Edouard Herriot, a remis la croix de la Légion d'honneur à M. G.-M. Bernanose.

L'EXPOSITION DE LA SAMOTHRACE

La « Samothrace », section des beaux-arts de l'Union fraternelle des blessés de guerre, a organisé dans les locaux de l'Aéro-Club, 6, rue Galilée, une exposition, dont le vernisage a eu lieu le 11 juin, consacrée aux artistes blessés des deux guerres.

PRIX LITTÉRAIRE DE DEAUVILLE

« Le Prix des Neuf », la dernière récompense littéraire de l'année depuis deux ans décernée à Biarritz, est devenu cette année « le Grand Prix littéraire de Deauville » d'un montant de cent mille francs.

Les neuf, personnalités brillantes qui composent ce jury, ont ainsi passé à Deauville un week-end passionné. On peut les citer tous les neuf. Un grand nom : la duchesse de la Rochefoucauld. Et un grand prénom : Mme Simone. Trois académiciens : MM. Maurois, Garçon et Jean Tharaud ; le marquis d'Arcangues, MM. Maurice Bedel, Francis Ambrières et Jacques Nels. C'est à Pierre Frederix, pour son roman *On ne vit qu'une fois,* qu'a été décerné le premier Grand Prix littéraire de Deauville.

PAR L'AUTEUR DE LA RUE DU CHAT-QUI-PÊCHE

Yolande Földes

CHACUN SON CRIME

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DENISE VAN MOPPÈS

UN VOL. IN-8° 300 FR.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

22, RUE HUYGHENS, PARIS

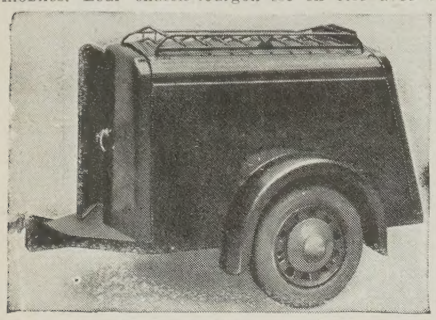
GRAND PRIX international du roman 1936

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

NE VOUS ENCOMBREZ PAS...

... puisque l'équipement de qualité O. L. D. permet de dégager l'intérieur de la voiture en transportant paquets, colis, valises, etc., dans la remorque fourgon, sur la galerie de toit et sur les porte-bagages arrière.

Les REMORQUES métalliques surbaissées O. L. D. s'attellent à toutes les automobiles. Leur châssis-fourgon est en tôle avec armatures d'acier ; ressorts à lames, moyeux à la demande des roues de la voiture, plaque de police, mât de triangle et triangle lumineux réglementaire. Les poignées sont montées sur serrures de sûreté.



Trois types de remorques :

— 600 kilos de charge utile, avec quatre portes armoire et galerie supérieure (modèle ci-contre).

— 500 kilos de charge utile, avec couvercle supérieur et ouverture à l'arrière.

— 400 kilos de charge utile, avec couvercle supérieur.

L'équipement de qualité O. L. D. comprend également :

Les GALERIES DE TOIT O. L. D., amovibles ou fixes, les galeries de luxe en acier inoxydable ou en alliage léger.

Les REMORQUES SPÉCIALES POUR BATEAUX, métalliques ; elle sont étudiées pour le transport de tous genres de bateaux à moteurs et voiliers.

Les PORTE-BAGAGES ARRIÈRE, de plusieurs types : le porte-bagages standard, le porte-bagages de luxe et le porte-bagages américain.

Les PARE-CHOCS de luxe et les MARCHEPIEDS O. L. D. pour enjoliver la voiture.

O. LECANU-DESCHAMPS, 51, rue Raspail, Levallois. Tél. : PER. 54-11 et la suite.

DANS votre Citroën vous logerez tous vos bagages à l'abri, grâce à l'adaptation SPEED qui double la capacité de votre malle arrière.

Pour tous renseignements : Éts BRISSONNET et Cie, 22 ter, boul. du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Mail. 87-40.

AUTOMOBILISTES PROTÉGEZ VOS ACCUS...

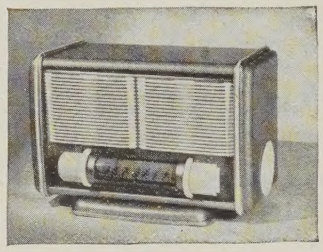
... en posant vous-même l'appareil chimique INOXYD ILFORD, déjà adopté par des milliers d'automobilistes.

Il évite définitivement la sulfatation, supprime tout entretien et garantit un rendement 100 % des accus. En vente (155 fr.) chez tous garagistes et franco contre 200 fr. INOXYD, 16, rue de la Goutte-d'Or, Paris (18e).

NOUVEAUTÉ EN RADIO...

AVEC le R. A. I., récepteur tropical de très haute qualité technique, pouvant assurer dans les régions les plus chaudes et les plus humides des colonies un service donnant entière satisfaction.

Son principal avantage réside en son



indépendance, puisqu'il peut fonctionner indifféremment : chez vous sur le courant du secteur et sur batteries d'accus 6 volts dans les régions dépourvues d'électricité, dans votre voiture ou sur votre yacht.

De présentation luxueuse ce superhétérodyne 7 lampes possède quatre gammes de réception, dont trois gammes d'ondes courtes étalées spéciales aux colonies.

Pour chaque cas particulier nous pouvons vous fournir un récepteur radio adapté à vos besoins.

Demandez la « documentation spéciale » à S. A. PAPYRUS RADIO, 25, bd Voltaire, Paris (11e). Tél. : ROQ. 53-31.

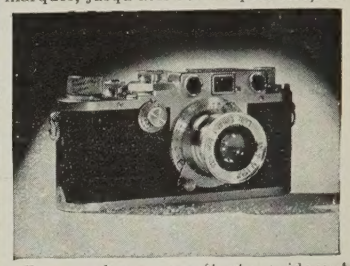
ACHETEURS D'AUTOS

AVANT de vous rendre acquéreurs d'une automobile, consultez la cote des voitures neuves et la Bourse des voitures d'occasion publiées tous les mois dans la revue *l'Automobile et Sports mécaniques*. Vous trouverez, en outre, dans le numéro de juillet : reportage complet et technique sur la 203 Peugeot ; comptes rendus « Indianapolis » ; le « Bol d'Or ; » les 24 Heures du Mans » ; la page des jeunes; les modèles réduits.

En vente chez votre libraire. Spécimen contre 50 francs à L'AUTOMOBILE, 6, rue de Milan, Paris (9e).

« AMATEURS »

EN visitant GENERAL PHOTO CINÉ vous trouverez l'appareil photo ou la camera qui vous convient : *Leica*, *Foca*, *Kinax*, *Paillard*, et bien d'autres marques, jusqu'aux box les plus simples.



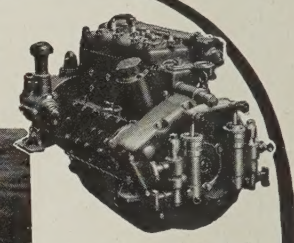
Des vendeurs compétents guideront votre choix. Ils suivront aussi vos travaux et vous permettront, par leurs conseils, de tirer le meilleur parti de votre appareil.

Un stock varié, un laboratoire moderne sont à votre disposition à GENERAL PHOTO CINÉ, 91, rue La Fayette, Paris. TRU. : 07-81.

la pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



PINASSE équipée du moteur marin 15 CV COUACH, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : vitesse élevée pour une faible puissance. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

PORCELAINES MONTÉES

Nous avons vu dans notre précédente chronique avec quelle grâce et quelle perfection avaient été interprétés au XVIIIe siècle des objets aussi utilitaires que les chenets. Ce fut l'œuvre des bronziers, et leur activité connut à cette époque la plus grande prospérité.

Faisant leur apparition sous Louis XIV, les bronzes d'ameublement prirent un essor imprévu dès la fin du règne, essor dû en grande partie au succès des Boulle. Il suffit de citer à leur suite Cressent, Germain, Caffieri, Gouthière : autant de ciseleurs-fondeurs qui dominèrent sans conteste leur corporation et dont l'influence s'étendit bien au delà des frontières.

Il fallait bien que la vogue des bronzes dorés fût démesurée pour qu'on songeât à les appliquer en ornements là où ils n'étaient d'aucune utilité. Ainsi des vases en porcelaine d'Extrême-Orient se trouvent agrémentés de guirlandes ou de cariatides, se transformant souvent en « pots pourris » très à la mode, tandis que des statuettes s'entourent d'une végétation de bronze qui leur fait jouer le rôle de candélabres. Il va sans dire qu'en ce domaine les ciseleurs montrèrent une virtuosité admirable. C'est dans ce domaine aussi que se manifeste brillamment le goût des amateurs et des collectionneurs.

Un des deux candélabres en bronze ciselé et doré d'époque Louis XV, présentant chacun une statuette de coq en ancien biscuit polychrome de la Chine et des fleurettes en porcelaine, dont la paire a été adjugée 950.000 francs à l'Hôtel Drouot. (Hauteur : 0 m. 34 ; Me Etienne Ader, commissaire-priseur ; MM. Damidot et Lacoste, experts.)

La collection Jules Strauss, dispersée récemment à la Galerie Charpentier par Mes Ader et Baudoin avec le concours de MM. Tournet et Dillée, en a offert de beaux exemples. Une fontaine en blanc de Chine, composée d'une théière cylindrique supportée par trois groupes d'enfants, le tout en biscuit émaillé d'époque Kang-Hi, et montée en bronze doré Louis XV s'est vendue 300.000 francs ; un éléphant caparaçonné, également en biscuit blanc, a trouvé preneur à 340.000 francs : outre la base ornée de petits animaux, de fleurs et de coquillages, la monture, en bronze doré d'époque Louis XV, présentait sur le dos du pachyderme deux petits Chinois enlacés dont l'un tenait un parasol, des branchages s'élevant du socle formaient un candélabre à deux lumières.

Au cours d'une autre vente, dirigée par Me Ader à l'Hôtel Drouot avec l'assistance de MM. Damidot et Lacoste, une paire de candélables à statuettes de coqs, dont l'un est reproduit ci-contre, a trouvé amateur à 950.000 francs, et deux grandes potiches à monture du début XIXe siècle composée de sphinx couchés, têtes d'aigles et branchages fleuris ont été adjugées 245.000 francs.

FRANCIS SPAR.

LE SALON DE L'ARMÉE

Le Salon de l'Armée, qui vient de clore ses portes à la Galerie La Boétie, nous aura montré que l'art militaire se concilie à l'occasion avec l'art tout court. Les toiles exposées, sans distinction de grades ou de fonctions — car des œuvres d'ouvriers travaillant pour la Défense nationale figuraient à côté de celles d'officiers supérieurs — témoignaient d'un éclectisme allant des compositions solides de peintres aux armées, comme notre collaborateur Brenet, jusqu'à l'imagerie naïve d'un garde républicain « peintre du dimanche ». Le lieutenant-colonel Raffy, président du comité d'organisation de ce Salon, avait eu, par ailleurs, l'heureuse idée de réunir une rétrospective où des œuvres de Forain, Steinlen, Poulbot, Jonas, etc., évoquaient la guerre 1914-1918.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Cette galerie de portraits des critiques d'art français peints par Benn et présentés à la Galerie Berri-Argenson est un témoignage sur notre époque. Benn est un artiste profondément psychologue et sensible, un peu ironique parfois, poussant certaines de ses études jusqu'à la satire. Il a peint une « série » d'un milieu bien typique, celui des critiques d'art. Pour chacun de ces hommes qui forment — ou déforment — le goût (en faisant partie, je peux m'associer à la corporation...) Benn a essayé d'exprimer leur personnalité, leurs tendances, leur esprit, avec un côté incisif et mordant, faisant ressortir en traits saillants tel détail physique ou intellectuel de son modèle.

Marguerite Louppe est une intimiste ; aussi a-t-elle eu l'heureuse idée de présenter ses toiles récentes dans l'intérieur d'André Arbus, parmi des meubles aux lignes sobres, des tapis moelleux et sous la clarté diffuse de lustres en verre de Venise. Elle a su recréer ainsi une ambiance propre à refléter le caractère de son œuvre.

La peinture de Marguerite Louppe est sensible, pleine d'une exquise tendresse et d'une paisible poésie ; sa palette aux harmonies nuancées se plaît aux couleurs plates. Cette artiste aime les compositions statiques, où le rêve entre pour une large part. Poursuivant, sous un aspect nouveau, la conception intimiste d'un Vuillard ou d'un Laprade, elle a su éviter les répétitions, et son art, bien que certainement traditionaliste, offre par ailleurs quantités d'apports psychologiques ou techniques évidents.

MAURICE SÉRULLAZ.

GALERIE

"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

BENN. « RENÉ HUYGHE. »

LES BALLETS PORTUGAIS

De Lisbonne sur le Tage, du pays de Vasco de Gama et de Camoëns, une jeune troupe nous est venue jusqu'au théâtre des Champs-Elysées. Douze danseurs et danseuses encadrés d'un corps de ballet de huit couples, sous la direction de M. Francis Garcia. Quels yeux vifs ! Quelle gentillesse et quelle grâce mélancolique... Nous ont-ils apporté des révélations chorégraphiques, fait connaître d'éblouissants virtuoses ? Mais non. Ce qui est mieux encore, ils nous ont amené leur pays. Leur pays et leur âme contemplative, qui adore le ciel et la mer ; leur âme chaleureuse comme les grappes mûries sous leur dur soleil ; leur âme, si j'ose dire, succulente, dont l'amitié réchauffe comme le vin.

Plus que leur souci de rivaliser dans la danse symbolique et les mises en scène caractéristiques avec d'autres troupes illustres, c'est leur folklore qui nous a séduits. Danses câlines, amoureuses et chastes des provinces portugaises, dans les costumes paysans si riches de couleur, si nobles de dessin que les dames et les cavaliers d'ailleurs les envieraient. Le bonnet vert et la veste rouge des gardiens de manades ; et ces danses où les bras jouent un rôle aussi important que les jambes et se balancent comme des palmes... Danses d'une volupté secrète, ardente et chaste à la fois. Danses de bergers et de vignerons... Quelle admirable palette ! Les mouvements rappellent ceux des noces bretonnes ou savoyardes de chez nous, chargées de passé, chargées d'amours défuntes et de vertus prodiguées, qu'on ne peut voir sans que les yeux se mouillent... Les danses du Douro ou du Tras os Montes émeuvent à Paris ceux qui les ont vues là-bas. Le style du théâtre les ennoblit et ne les refroidit pas.

On a beaucoup aimé l'évocation de Nazareth, port de pêche unique au monde où les marins s'habillent de larges carreaux écossais et où j'ai vu quatorze bœufs tirer ensemble un bateau sur le sable. Nazareth et sa Vierge miraculeuse, à la pointe d'un rocher...

C'est, pour nous, la fleur du répertoire déjà riche du ballet Verde Gaïo, qui danse sur des musiques saines, brillantes de Frederico de Freitas, de Ruy Coelto, pour ne citer que les plus fermes et les plus mordants.

R. K.

ACTUALITÉ JURIDIQUE
La propriété du titre

« La noblesse, Dangeau, n'est point une chimère. » Ce jugement qui se trouve — assorti il est vrai de quelques conditions — sous la plume du sévère Boileau, m'incite, ayant déjà traité ici-même de la propriété du nom, à parler aujourd'hui du titre nobiliaire.

Sous l'ancien régime, et à partir du XIII[e] siècle, il y avait lieu de distinguer entre la noblesse dite de race, qui se prouvait par une possession d'état ancestrale d'une durée plus ou moins longue (en Normandie elle devait être d'au moins quatre degrés), et la noblesse concédée. Cette concession pouvait être générale, comme attachée à certains offices ou emplois civils ou militaires : c'est ainsi que l'édit de 1750 conférait la noblesse sans conditions aux officiers généraux, sous certains conditions aux autres. Quant aux concessions particulières elles résultaient de lettres royales enregistrées par le Parlement et irrévocables. Nombreux furent les serviteurs de la monarchie qui virent leurs services récompensés de la sorte. Michel Le Tellier, devenu marquis de Louvois, en est un illustre exemple.

Notons en passant que l'acquisition d'une terre noble — d'un fief à l'origine — n'avait point pour vertu de conférer la noblesse à l'acquéreur. Pour avoir acheté sa baronnie à deniers comptants le brave Porthos n'avait pas acquis le droit au tortil de baron.

Le titre était indivisible, comme le fief dont il était issu. Du vivant du titulaire il appartenait à ce dernier seul : aucun de ses enfants n'y pouvait prétendre, non plus qu'il n'avait droit au titre inférieur. A la mort du titulaire ce titre se transmettait de mâle en mâle, par ordre de primogéniture. Seul donc en héritait le fils aîné, à l'exclusion des puinés, lesquels ne recueillaient pas la monnaie du titre. Quant aux femmes elles n'étaient pas exclues de la succession, mais elles n'héritaient le titre qu'à défaut d'héritier mâle. Le mari, s'il était lui-même noble, en bénéficiait, de même que les enfants légitimes.

Ces règles ont survécu à la Révolution, qui avait aboli les titres héréditaires. Ceux-ci furent rétablis par les régimes ultérieurs. Ainsi que l'a judicieusement remarqué à ce propos Maupassant, pas plus que le fils d'un colonel ne naît lieutenant-colonel, les enfants du titulaire d'un titre de comte ne peuvent s'intituler vicomte ou baron. Seul le chef de famille, de son vivant, et après lui son fils aîné ont droit, sans fragmentation, au titre et aux armoiries y attachées. C'est par un pur abus que la pratique contraire s'est instituée de nos jours. Elle est condamnée par le principe ci-dessus, consacré par maintes décisions judiciaires. C'est ainsi qu'un arrêt de la cour de Nîmes du 21 décembre 1874 a interdit à un cadet de famille de faire usage du titre de ses ancêtres, et cela bien qu'il fût devenu propriétaire du domaine auquel le titre était attaché.

Il n'en va autrement que pour la noblesse instituée par le Premier Empire. Si les règles de transmission sont demeurées celles de l'ancien régime, par contre les sénatus-consultes de 1806 et de 1808 ont autorisé les grands dignitaires auxquels étaient conférés des titres de noblesse à créer en faveur de leurs fils puinés des titres inférieurs, pourvu que ceux-ci fussent assortis d'une dotation héréditaire produisant un revenu déterminé : telle fut l'origine des *majorats* (1) illustrés par un des contes d'Hoffmann. Au surplus un décret du 4 janvier 1809 permit au fils aîné de porter du vivant de son père le titre immédiatement inférieur au titre porté par ce dernier.

Une remarque pour terminer : contrairement à une opinion répandue la particule *de* ou *du* n'a jamais possédé par elle-même de caractère nobiliaire. Elle servait généralement à désigner un lieu d'origine, cela conformément au vieux brocard : pas de noblesse sans titre, pas de titre sans fief. Nombreux sont, en notre siècle dit égalitaire et démocratique, les M. Jourdain devenus de leur propre grâce M. de Jourdain. Sourions sans plus d'une faiblesse qui ne fait de mal à personne. On n'en saurait dire autant de tous les comportements d'aujourd'hui.

P.-L. R.

(1) Les majorats ont été abolis en France par un décret du 27 janvier 1852.

NOUS AVONS LU POUR VOUS...

La vie de *la Petite Sœur Céline* (Albin Michel) est retracée par P. Martial-Lekeux dans cette émouvante biographie. On sait que la cause de béatification de cette petite clarisse se poursuit à Rome à l'heure actuelle. Voici le récit de sa vie simple et poignante, qui ne fut qu'une suite d'épreuves parmi lesquelles la courageuse enfant apprit l'art divin de s'oublier pour les autres. Bien des romans sont moins attachants que cette histoire vraie.

Un recueil de six nouvelles intitulé *Objets perdus* (Gallimard) vient rejoindre dans l'œuvre de Jacques Perret le célèbre *Caporal épinglé*. La même verve, le même talent prime-sautier, le même esprit un peu gavroche vaudront sans doute à ce petit ouvrage autant de succès qu'en a eu l'histoire du célèbre caporal, dont on n'a pas oublié les aventures.

La Camargue, qui a déjà inspiré plus d'un livre de valeur, sert de cadre à *l'Etang réal*, de Joseph Peyré (Fayard). Au bord d'une lagune salée les oiseaux sauvages, les taureaux, les chevaux, les gardians font la figuration attendue. L'ouvrage est mystérieux à souhait, l'auteur a parfaitement saisi la poésie rude et prenante de ces régions où les hommes vivent sur une terre disputée entre la mer et le fleuve.

Il y a plus qu'un roman policier dans *l'Homme d'un soir d'été*, de Pierre Chanlaine (Emile-Paul) : une star de cinéma disparaît. Quand on retrouvera sa voiture auprès d'un étang avec ses vêtements, mais sans elle, on pensera d'abord à un crime ; un autre mystère surgit que vous découvrirez dans le livre. Il donne toute sa valeur à cet étonnant roman d'aventures et d'amour.

Le premier roman de Jacqueline Capelle : *Où se tapit la bête* (Robert Laffont), met en scène une femme partagée entre le mysticisme et la sensualité. Certains ont songé à Rosamonde Lehmann devant cette héroïne pétrie d'intelligence et de lucidité, enivrée de poésie, mais dont la chair et la beauté dominent souvent l'esprit. Ce roman, en tout cas, marque un début à retenir.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude M[e] **MALLET**, notaire au **KREMLIN**.
PAVILLON LIBRE à Maisons-Alfort, 7, r. Suchet, jard., gar. Adj. 12 juil., 15 h.
Mise à prix : 250.000 fr. S'ad. M[e] **MALLET**.

PYRENE PP
Protection contre L'INCENDIE
E[TS] PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

SERVICE DES DOMAINES
TRÈS IMPORTANTS HOTELS à CANNES
1° Le **26 juillet**, à **9 h.**, à **GRASSE**, Tribunal civil :
HOTEL MARTINEZ, sur la Croisette
IMMEUBLE et FONDS, LE PLUS BEAU PALACE DE LA COTE D'AZUR
7 étages - 500 chambres - 500 bains
SUPERFICIE BATIE 9.000 m². **TRÈS IMPORTANT MATÉRIEL, LUXUEUX MOBILIER**
MISE A PRIX : 650.000.000 de fr.
Consign. pour enchérir : 1/4 par chèque visé sur Cannes.
2° Le **27 juillet**, à **15 h.**, à **CANNES**,
Étude de M[e] **PRAT**, notaire à **CANNES, 43, rue d'Antibes** (Tél. 904-87).
70.275 ACTIONS de 100 fr. sur 100.000 de la Société anonyme de :
l'HOTEL MAJESTIC, sur la CROISETTE,
IMMEUBLE et FONDS DE COMMERCE, 300 chambres, 181 bains, 7 magasins sur la Croisette, **une villa, un GRAND GARAGE PUBLIC**,
MISE A PRIX : 85.000.000 de fr.
outre rachat de créance, moyennant 25.000.000 de francs.
Consignation p. enchérir 1/4 et prix créance p. chèque visé sur Cannes.
RENS. : M[e] **CASTEL**, avoué à GRASSE (tél. 0-13) ; M[e] **PRAT**, not. susnommé ; **DIR. des DOMAINES de NICE**, 4, rue Rancher (tél. 519-55) ; **SERVICE Cal de PUBLICITÉ**, 104, r. de Richelieu, **PARIS** (tél. Ric. 63-46 à 49).

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR
GRAND HOTEL du CAP-FERRAT (A.-M.)
Toutes les joies de l'été.
Son site, sa piscine, sa plage.

COTE D'ARGENT
POUR VOS VACANCES, SITUATION UNIQUE - ARCACHON-LES-ABATILLES.
HOTEL LES ÉCUREUILS
Plage, Forêt, Tennis, Source. Téléphone : 3-55. Hôtel et Restaurant réputés, spécialités culinaires, grande carte. Pension été : depuis 1.300 francs. Juin : 1.000 francs tout compris.

NORD
VOS VACANCES
AU TOUQUET
La Mer - la Forêt - le Paradis des sports.

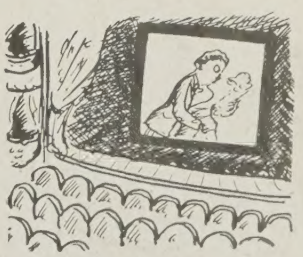
LA STAROMANIE OU LE MAL DE L'ÉPOQUE, par CAMI.

De nos jours le cabotinage
Sévit partout, et, à l'instar
Des grands, dès qu'il est en sevrage,
L'enfant dit : « Je veux être star ! »
Le trottin et la midinette,
Rêvant ciné, se disent : « Quand
Et comment devenir vedette,
Pour épouser un Ali Khan ! »

« Cours mon aiguille dans la laine »
Etait autrefois leur chanson.
« Cours, ma fille, imite Marlène ! »
Dit aujourd'hui Mimi Pinson.
Le commis, quittant sa boutique
Pour devenir vedette aussi,
Chante au concours radiophonique,
Rêvant d'être un Tino Rossi !

Cuisinière, sténo, boniche,
Calicot, couvreur, charcutier,
Pour avoir leur nom sur l'affiche,
Sont prêts à changer de métier.
Chacun à s'exhiber s'efforce
En se disant : « Le talent, peuh !
Etre star, question de divorce,
Le reste viendra si ça peut ! »

Bientôt marquises et princesses,
Sans compter les camereras,
Pour se montrer voudront sans cesse
Poser devant les cameras.
Et les souverains, je présage,
Seront payés au poids de l'or
Pour interpréter « les Rois mages »
Dans un super-technicolor !



Ce sera l'époque folâtre
Où, chacun devenu cabot,
Fera du ciné, du théâtre,
Délaissant aiguille et rabot.
Mais, la chose est paradoxale,
Si le monde entier est acteur,
Qui voudra jouer dans la salle
L'humble rôle de spectateur ?...

C'est ainsi qu'au Moyen-Age, se "criait" la Moutarde. Les meilleurs clients prenaient des abonnements et à dates fixes, le "Moutardier" passait remplir les pots familiaux.

Actuellement, grâce à la technique moderne de fabrication et de distribution, c'est par les 500.000 Epiciers de France qu'AMORA, Maison dont la fondation remonte à 1756, distribue ses 15 millions de Flacons et Gobelets annuels.

AMORA

La bonne moutarde de Dijon

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.